813
8

UNIVERSITAS
O. M. I
OTTAWIENSIS

Chansons Héroïques
et Légendes

MORCEAUX CHOISIS

DE

VICTOR HUGO

Chansons Héroïques

et Légendes

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWA

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

PQ
2282
.O4
1907
v. 2

CHANSONS HÉROÏQUES

CHANSONS HÉROÏQUES
ET LÉGENDES

HYMNE

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau,
Toute gloire près d'eux passe et tombe, éphémère ;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bienvenue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,
Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,

(*Les Chants du Crépuscule.*)

Cette couronne de colonnes,
Que le soleil levant redore tous les jours !

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons,
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle,
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms !

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

Juillet 1831.

LE CHANT DE CEUX QUI S'EN VONT SUR MER

(AIR BRETON)

Adieu, patrie !
L'onde est en furie.
Adieu, patrie,
Azur !

Adieu, maison, treille au fruit mûr,
Adieu, les fleurs d'or du vieux mur !

Adieu, patrie !
Ciel, forêt, prairie !
Adieu, patrie !
Azur !

Adieu, patrie !
L'onde est en furie.
Adieu, patrie,
Azur !

Adieu, fiancée au front pur,
Le ciel est noir, le vent est dur.

(*Les Châtiments.*)

Adieu, patrie !
Lise, Anna, Marie !
Adieu, patrie,
Azur !

Adieu, patrie !
L'onde est en furie.
Adieu, patrie,
Azur !

Notre œil, que voile un deuil futur,
Va du flot sombre au sort obscur !

Adieu, patrie !
Pour toi mon cœur prie.
Adieu, patrie,
Azur !

En mer, 1er août 1852.

*

Nous nous promenions parmi les décombres,
A Rozel-Tower,
Et nous écoutions les paroles sombres
Que disait la mer.

L'énorme océan — car nous entendîmes
Ses vagues chansons —
Disait : « Paraissez, vérités sublimes
Et bleus horizons !

« Le monde captif, sans lois et sans règles,
Est aux oppresseurs ;
Volez dans les cieux, ailes des grands aigles,
Esprits des penseurs !

Naissez, levez-vous sur les flots sonores,
Sur les flots vermeils,
Faites dans la nuit poindre vos aurores,
Peuples et soleils !

(*Les Châtiments.*)

« Vous, — laissez passer la foudre et la brume,
Les vents et les cris,
Affrontez l'orage, affrontez l'écume,
Rochers et proscrits ! »

Jersey, janvier 1852.

CHANSON DE GAVROCHE

Ran tan plan !
Tape, tambour, tape encore !
Pan pan pan !
Pif paf boum, ran plan tan plan !
Gai l'aurore !

On fait de la peine aux rois.
Viens à leur secours, bourgeois,
Avec ton enthousiasme,
Ton parapluie et ton asthme.

Tape encor, tape, tambour,
Gai le jour !

Faut-il des rois sur les têtes
Des peuples changés en bêtes ?
Tu dis oui, toi le canon ;
Moi le pavé, je dis non.

Tape, tambour, tape encore !
Ran tan plan,
Pan pan pan,
Pif paf boum, ran plan tan plan !
Gai l'aurore !

(*Toute la Lyre. La fantaisie.*)

Et toi, mon vieux chiffonnier,
Prends ton croc et ton panier,
Car il est temps que tu pinces
Tous les rois et tous les princes.

Tape encor, tape, tambour,
Gai le jour !

Ce tas de trônes cahote,
Flanque-les tous dans ta hotte,
Depuis le roi Dagobert
Jusqu'à l'empereur Gobert.

Tape, tambour, tape encore !
Ran tan plan,
Pan pan pan,
Pif paf boum, ran plan tan plan !
Gai l'aurore !

❋

Je vais dans la fureur du gouffre, dans l'écume,
Pâle, écoutant les mots
Que disent, pleins d'horreur, la sibylle dans Cume
Et l'apôtre à Pathmos.

Quand je passe en cette ombre, où, fuyant la tempête,
Nul encor n'a passé,
L'abîme est sous mes pieds, la foudre est sur ma tête,
On dit : C'est l'insensé !

Tandis que l'ouragan, qui parfois semble rire
Puis éclate en sanglots,
Joue avec les agrès comme avec une lyre,
Un chant noir sort des flots.

Et moi sur qui le deuil, la haine, la vieillesse,
L'onde et le vent trompeur
S'acharnent, je poursuis mon chemin, et je laisse
Les autres avoir peur.

(*Toute la Lyre. Le moi.*)

LUNA

O France, quoique tu sommeilles,
Nous t'appelons, nous, les proscrits !
Les ténèbres ont des oreilles,
Et les profondeurs ont des cris.

Le despotisme âpre et sans gloire
Sur les peuples découragés
Ferme la grille épaisse et noire
Des erreurs et des préjugés ;

Il tient sous clef l'essaim fidèle
Des fermes penseurs, des héros,
Mais l'Idée avec un coup d'aile
Écartera les durs barreaux,

Et, comme en l'an quatrevingt-onze,
Reprendra son vol souverain ;
Car briser la cage de bronze,
C'est facile à l'oiseau d'airain.

L'obscurité couvre le monde,
Mais l'Idée illumine et luit ;

(*Les Châtiments.*)

De sa clarté blanche elle inonde
Les sombres azurs de la nuit.

Elle est le fanal solitaire,
Le rayon providentiel.
Elle est la lampe de la terre
Qui ne peut s'allumer qu'au ciel.

Elle apaise l'âme qui souffre,
Guide la vie, endort la mort ;
Elle montre aux méchants le gouffre ;
Elle montre aux justes le port.

En voyant dans la brume obscure
L'Idée, amour des tristes yeux,
Monter calme, sereine et pure,
Sur l'horizon mystérieux,

Les fanatismes et les haines
Rugissent devant chaque seuil,
Comme hurlent les chiens obscènes
Quand apparaît la lune en deuil.

Oh ! contemplez l'Idée altière,
Nations ! son front surhumain
A, dès à présent, la lumière
Qui vous éclairera demain !

Jersey, juillet 1853.

Proscrit, regarde les roses ;
Mai joyeux de l'aube en pleurs
Les reçoit toutes écloses ;
Proscrit, regarde les fleurs.

— Je pense
Aux roses que je semai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les tombes ;
Mai, qui rit aux cieux si beaux,
Sous les baisers des colombes
Fait palpiter les tombeaux.

— Je pense
Aux yeux chers que je fermai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les branches,
Les branches où sont les nids ;

(*Les Quatre Vents de l'Esprit.*)

Mai les remplit d'ailes blanches
Et de soupirs infinis.

— Je pense
Aux nids charmants où j'aimai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Mai 1854.

HYMNE DES TRANSPORTÉS

Prions ! voici l'ombre sereine.
Vers toi, grand Dieu, nos yeux et nos bras sont levés.
Ceux qui t'offrent ici leurs larmes et leur chaîne
Sont les plus douloureux parmi les éprouvés.
Ils ont le plus d'honneur, ayant le plus de peine.

Souffrons ! le crime aura son tour.
Oiseaux qui passez, nos chaumières,
Vents qui passez, nos sœurs, nos mères,
Sont là-bas, pleurant nuit et jour ;
Oiseaux, dites-leur nos misères !
O vents, portez-leur notre amour !

Nous t'envoyons notre pensée,
Dieu ! nous te demandons d'oublier les proscrits,
Mais de rendre sa gloire à la France abaissée ;
Et laisse-nous mourir, nous brisés et meurtris,
Nous que le jour brûlant livre à la nuit glacée !

Souffrons ! le crime —

(*Les Châtiments.*)

Comme un archer frappe une cible,
L'implacable soleil nous perce de ses traits ;
Après le dur labeur, le sommeil impossible,
Cette chauve-souris qui sort des noirs marais,
La fièvre, bat nos fronts de son aile invisible.

Souffrons ! le crime —

.

On a soif, l'eau brûle la bouche ;
On a faim, du pain noir ; travaillez, malheureux !
A chaque coup de pioche en ce désert farouche,
La mort sort de la terre avec son rire affreux,
Prend l'homme dans ses bras, l'étreint et se recouche.

Souffrons ! le crime —

Mais qu'importe ! rien ne nous dompte ;
Nous sommes torturés et nous sommes contents.
Nous remercions Dieu vers qui notre hymne monte
De nous avoir choisis pour souffrir dans ce temps
Où tous ceux qui n'ont pas la souffrance ont la honte.

Souffrons ! le crime —

Vive la grande République !
Paix à l'immensité du soir mystérieux !
Paix aux morts endormis dans la tombe stoïque !
Paix au sombre océan qui mêle sous les cieux
La plainte de Cayenne au sanglot de l'Afrique !

Souffrons ! le crime aura son tour.
Oiseaux qui passez, nos chaumières,

Vents qui passez, nos sœurs, nos mères,
Sont là-bas, pleurant nuit et jour ;
Oiseaux, dites-leur nos misères !
O vents, portez-leur notre amour !

Jersey, juillet 1853.

LES REITRES

CHANSON BARBARE

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !
On entendra siffler les balles ;
L'ennemi vient, nous le battrons ;
Les déroutes sont des cavales
Qui s'envolent quand nous soufflons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons !
On entendra siffler les balles ;
Nous sommes les durs forgerons
Des victoires impériales ;
Personne n'a vu nos talons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles :
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales !

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !

(*La Légende des Siècles.*)

On entendra siffler les balles ;
Sitôt qu'en guerre nous entrons
Les rois ennemis font leurs malles
Et commandent leurs postillons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons !
On entendra siffler les balles ;
Sur les villes nous tomberons ;
Toutes femmes nous sont égales,
Que leurs cheveux soient bruns ou blonds ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales !

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !
On entendra siffler les balles ;
Du vin ! Du faro ! Nous boirons !
Dieu, pour nos bandes triomphales,
Fit les vignes et les houblons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons !
On entendra siffler les balles ;
Quelquefois, ivres, nous irons

A travers foudres et rafales
En zigzag, point à reculons.
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales !

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !
On entendra siffler les balles ;
Nous pillons, mais nous conquérons ;
La guerre a parfois les mains sales,
Mais la victoire a les bras longs ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Rois, nous sommes les aquilons ;
Vos couronnes sont nos vassales ;
Et nous rirons quand nous mourrons.
On entendra siffler les balles ;
Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !

16 mai 1859.

*

Quand je marche à mon but auguste,
Ce qui menace me sourit.
O Dieu ! ce que je veux est juste
Et je le veux d'un ferme esprit.

Ni juin formidable et farouche,
Ni les cris, ni le rire amer,
Ni Bonaparte au regard louche,
Ni le vent soufflant sur la mer,

Ni la haine où je suis en butte,
Rien ne me fera chanceler.
Si le monde croulait, sa chute
M'écraserait sans m'ébranler.

(*Toute la Lyre. Le Moi.*)

A quoi ce proscrit pense-t-il ?
A son champ d'orge ou de laitue,
A sa charrue, à son outil,
A la grande France abattue.
Hélas ! le souvenir le tue.
Pendant qu'on rente les Dupin,
Le pauvre exilé souffre et prie.
— On ne peut pas vivre sans pain ;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

L'ouvrier rêve l'atelier,
Et le laboureur sa chaumière,
Les pots de fleurs sur l'escalier,
Le feu brillant, la vitre claire,
Au fond, le lit de la grand'mère.
Quatre gros glands de vieux crépin
En faisaient la coquetterie.
— On ne peut pas vivre sans pain ;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

En mai volait la mouche à miel ;
On voyait courir dans les seigles

(*Les Châtiments.*)

Les moineaux, partageux du ciel ;
Ils pillaient nos champs, ces espiègles,
Tout comme s'ils étaient des aigles.
Un château du temps de Pépin
Croulait près de la métairie.
— On ne peut pas vivre sans pain ;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Avec sa lime ou son maillet
On soutenait enfants et femme ;
De l'aube au soir on travaillait,
Et le travail égayait l'âme.
O saint travail ! lumière et flamme !
De Watt, de Jacquart, de Papin,
La jeunesse ainsi fut nourrie.
— On ne peut pas vivre sans pain ;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Les jours de fête, l'ouvrier
Laissait les soucis en fourrière ;
Chantant les chants de février,
Blouse au vent, casquette en arrière,
On s'en allait à la barrière.
On mangeait un douteux lapin
Et l'on buvait à la Hongrie.
— On ne peut pas vivre sans pain ;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Les dimanches le paysan
Appelait Jeanne ou Jacqueline,
Et disait : « Femme, viens-nous-en,
Mets ta coiffe de mousseline ! »

Et l'on dansait sur la colline.
Le sabot et non l'escarpin
Foulait gaîment l'herbe fleurie.
— On ne peut pas vivre sans pain ;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Les exilés s'en vont pensifs.
Leur âme, hélas ! n'est plus entière.
Ils regardent l'ombre des ifs
Sur les fosses du cimetière ;
L'un songe à l'Allemagne altière,
L'autre au beau pays transalpin.
L'autre à sa Pologne chérie.
— On ne peut pas vivre sans pain ;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Un proscrit, lassé de souffrir,
Mourait ; calme, il fermait son livre ;
Et je lui dis : « Pourquoi mourir ? »
Il me répondit : « Pourquoi vivre ? »
Puis il reprit : « Je me délivre.
Adieu ! je meurs. Néron-Scapin
Met aux fers la France flétrie... »
— On ne peut pas vivre sans pain :
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

« ... Je meurs de ne plus voir les champs
Où je regardais l'aube naître,
De ne plus entendre les chants
Que j'entendais de ma fenêtre.
Mon âme est où je ne puis être.

Sous quatre planches de sapin
Enterrez-moi dans la prairie. »
— On ne peut pas vivre sans pain ;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Jersey, 13 avril 1853.

PATRIA

MUSIQUE DE BEETHOVEN

Là-haut, qui sourit ?
Est-ce un esprit ?
Est-ce une femme ?
Quel front sombre et doux !
Peuple, à genoux !
Est-ce notre âme
Qui vient à nous ?

Cette figure en deuil
Paraît sur notre seuil,
Et notre antique orgueil
Sort du cercueil.
Ses fiers regards vainqueurs
Réveillent tous les cœurs,
Les nids dans les buissons,
Et les chansons.

C'est l'ange du jour ;
L'espoir, l'amour
Du cœur qui pense ;
Du monde enchanté

(*Les Châtiments.*)

C'est la clarté.
Son nom est France
Ou Vérité.

Bel ange, à ton miroir
Quand s'offre un vil pouvoir,
Tu viens, terrible à voir,
Sous le ciel noir.
Tu dis au monde : « Allons!
Formez vos bataillons! »
Et le monde ébloui
Te répond : « Oui! »

C'est l'ange de nuit.
Rois, il vous suit,
Marquant d'avance
Le fatal moment
Au firmament.
Son nom est France
Ou Châtiment.

Ainsi que nous voyons
En mai les alcyons,
Voguez, ô nations,
Dans ses rayons!
Son bras aux cieux dressé
Ferme le noir passé
Et les portes de fer
Du sombre enfer.

C'est l'ange de Dieu.
Dans le ciel bleu

Son aile immense
Couvre avec fierté
L'humanité.
Son nom est France
Ou Liberté !

Jersey, septembre 1853.

HYMNE

POUR L'INAUGURATION DE LA COLONNE DE NAPOLÉON A BOULOGNE

Au bord des flots, au sein des sombres Babylones,
Reste à jamais debout sur les hautes colonnes !
Veille sur nos vaisseaux et veille sur nos tours !
Sois toujours fier de nous ! Libre, calme, sereine,
La France a l'avenir ! la France est encor reine !
Ton empire est tombé, ton peuple vit toujours !

Une aube meilleure
Sur nous brillera.
Nous attendons l'heure,
Mais l'heure viendra !
Comme Dieu lui-même
Qui récolte et sème
Dans l'immensité,
Notre auguste France
A la patience
De l'éternité !

Dieu veut la grande France et la grande Allemagne ;
Il fit Napoléon comme il fit Charlemagne,

(*Toute la Lyre. L'humanité.*)

Pour donner à l'Europe un centre souverain.
Que Stamboul meure, alors, vers l'orient tournée,
Teutonia, de gloire et de paix couronnée,
Atteindra le Danube et nous rendra le Rhin.

Une aube meilleure
Sur nous brillera...

En attendant le jour que chaque instant amène,
Jour où l'amour luira sur la famille humaine,
Jour où s'effaceront les crimes expiés,
Vois au-dessous de toi, figure solennelle,
L'éternelle tempête et la haine éternelle ;
L'Océan sous tes yeux, l'Angleterre à tes pieds.

Une aube meilleure
Sur nous brillera.
Nous attendons l'heure,
Mais l'heure viendra !
Comme Dieu lui-même
Qui récolte et sème
Dans l'immensité,
Notre auguste France
A la patience
De l'éternité !

30 juillet 1841.

EXIL

Si je pouvais voir, ô patrie,
Tes amandiers et tes lilas,
Et fouler ton herbe fleurie,
Hélas !

Si je pouvais, — mais, ô mon père,
O ma mère, je ne peux pas, —
Prendre pour chevet votre pierre,
Hélas !

Dans le froid cercueil qui vous gêne,
Si je pouvais vous parler bas,
Mon frère Abel, mon frère Eugène,
Hélas !

Si je pouvais, ô ma colombe,
Et toi, mère, qui t'envolas,
M'agenouiller sur votre tombe,
Hélas !

Oh ! vers l'étoile solitaire
Comme je lèverais les bras !

(*Les Quatre Vents de l'Esprit.*)

Comme je baiserais la terre,
Hélas !

Loin de vous, ô morts que je pleure,
Des flots noirs j'écoute le glas ;
Je voudrais fuir, mais je demeure,
Hélas !

Pourtant le sort, caché dans l'ombre,
Se trompe si, comptant mes pas,
Il croit que le vieux marcheur sombre
Est las.

CHANSON D'ANCÊTRE

Parlons de nos aïeux sous la verte feuillée,
Parlons des pères, fils ! — Ils ont rompu leurs fers,
Et vaincu ; leur armure est aujourd'hui rouillée.
Comme il tombe de l'eau d'une éponge mouillée,
De leur âme dans l'ombre il tombait des éclairs,
Comme si dans la foudre on les avait trempées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Ils craignaient le vin sombre et les pâles ménades :
Ils étaient indignés, ces vieux fils de Brennus,
De voir les rois passer fiers sous les colonnades,
Les cortèges des rois étant des promenades
De prêtres, de soldats, de femmes aux seins nus,
D'hymnes et d'encensoirs, et de têtes coupées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Ils ont voulu, couvé, créé la délivrance ;
Ils étaient les titans, nous sommes les fourmis ;

(*L'Art d'être Grand-Père.*)

Ils savaient que la Gaule enfanterait la France :
Quand on a la hauteur, on a la confiance ;
Les montagnes, à qui le rayon est promis,
Songent, et ne sont point par l'aurore trompées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Quand une ligue était par les princes construite,
Ils grondaient, et, pour peu que la chose en valût
La peine, et que leur chef leur criât : Tout de suite !
Ils accouraient ; alors les rois prenaient la fuite
En hâte, et les chansons d'un vil joueur de luth
Ne sont pas dans les airs plus vite dissipées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Lutteurs du gouffre, ils ont découronné le crime,
Brisé les autels noirs, détruit les dieux brigands ;
C'est pourquoi, moi vieillard, penché sur leur abîme,
Je les déclare grands, car rien n'est plus sublime
Que l'océan avec ses profonds ouragans,
Si ce n'est l'homme avec ses sombres épopées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Hélas ! sur leur flambeau, nous leurs fils, nous soufflâmes.
Fiers aïeux ! ils disaient au faux prêtre : Va-t'en !
Du bûcher misérable ils éteignaient les flammes,
Et c'est par leur secours que plusieurs grandes âmes,

Mises injustement au bagne par Satan,
Tu le sais, Dieu ! se sont de l'enfer échappées.
Frappez, écoliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

Levez vos fronts ; voyez ce pur sommet, la gloire :
Ils étaient là ; voyez cette cime, l'honneur :
Ils étaient là ; voyez ce hautain promontoire,
La liberté : mourir libres fut leur victoire ;
Il faudra, car l'orgie est un lâche bonheur,
Se remettre à gravir ces pentes escarpées.
Frappez, chevaliers,
Avec les épées
Sur les boucliers.

LUX

Temps futurs ! vision sublime !
Les peuples sont hors de l'abîme.
Le désert morne est traversé.
Après les sables, la pelouse ;
Et la terre est comme une épouse,
Et l'homme est comme un fiancé !

Dès à présent l'œil qui s'élève
Voit distinctement ce beau rêve
Qui sera le réel un jour ;
Car Dieu dénouera toute chaîne.
Car le passé se nomme haine
Et l'avenir s'appelle amour !

Dès à présent dans nos misères
Germe l'hymen des peuples frères ;
Volant sur nos sombres rameaux,
Comme un frelon que l'aube éveille,
Le progrès, ténébreuse abeille,
Fait du bonheur avec nos maux.

Oh ! voyez ! la nuit se dissipe
Sur le monde qui s'émancipe,

(*Les Châtiments.*)

Oubliant Césars et Capets,
Et sur les nations nubiles,
S'ouvrent dans l'azur, immobiles,
Les vastes ailes de la paix !

O libre France enfin surgie !
O robe blanche après l'orgie !
O triomphe après les douleurs !
Le travail bruit dans les forges,
Le ciel rit, et les rouges-gorges
Chantent dans l'aubépine en fleurs !

La rouille mord les hallebardes.
De vos canons, de vos bombardes,
Il ne reste pas un morceau
Qui soit assez grand, capitaines,
Pour qu'on puisse prendre aux fontaines
De quoi faire boire un oiseau.

Les rancunes sont effacées ;
Tous les cœurs, toutes les pensées,
Qu'anime le même dessein,
Ne font plus qu'un faisceau superbe ;
Dieu prend pour lier cette gerbe
La vieille corde du tocsin.

Au fond des cieux un point scintille.
Regardez, il grandit, il brille,
Il approche, énorme et vermeil.
O République universelle,
Tu n'es encore que l'étincelle,
Demain tu seras le soleil !

MARCHE TURQUE

Là — Allah — Ellàallah !
Koran.
Il n'y a d'autre dieu que Dieu.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

J'aime le vrai soldat, effroi de Bélial :
Son turban évasé rend son front plus sévère ;
Il baise avec respect la barbe de son père,
Il voue à son vieux sabre un amour filial,
Et porte un doliman percé dans les mêlées
De plus de coups que n'a de taches étoilées
La peau du tigre impérial.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Un bouclier de cuivre à son bras sonne et luit,
Rouge comme la lune au milieu d'une brume ;
Son cheval hennissant mâche un frein blanc d'écume ;
Un long sillon de poudre en sa course le suit.

(*Les Orientales.*)

Quand il passe au galop sur le pavé sonore,
On fait silence, on dit : C'est un cavalier maure !
Et chacun se retourne au bruit.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle,

Quand dix mille giaours viennent au son du cor,
Il leur répond ; il vole, et d'un souffle farouche
Fait jaillir la terreur du clairon qu'il embouche,
Tue, et parmi les morts sent croître son essor,
Rafraîchit dans leur sang son caftan écarlate,
Et pousse son coursier qui se lasse, et le flatte
Pour en égorger plus encor !

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

J'aime, s'il est vainqueur, quand s'est tu le tambour,
Qu'il ait sa belle esclave aux paupières arquées,
Et laissant les imams qui prêchent aux mosquées
Boire du vin la nuit, qu'il en boive au grand jour !
J'aime, après le combat, que sa voix enjouée
Rie, et des cris de guerre encore tout enrouée,
Chante les houris et l'amour !

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Qu'il soit grave, et rapide à venger un affront;
Qu'il aime mieux savoir le jeu du cimeterre
Que tout ce qu'à vieillir on apprend sur la terre ;

Qu'il ignore quel jour les soleils s'éteindront.
Quand rouleront les mers sur les sables arides :
Mais qu'il soit brave et jeune, et préfère à des rides
Des cicatrices sur son front.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Tel est, comparadjis, spahis, timariots,
Le vrai guerrier croyant ! Mais celui qui se vante,
Et qui tremble au moment de semer l'épouvante,
Qui le dernier arrive aux camps impériaux,
Qui, lorsque d'une ville on a forcé la porte,
Ne fait pas, sous le poids du butin qu'il rapporte,
Plier l'essieu des chariots ;

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Celui qui d'une femme aime les entretiens ;
Celui qui ne sait pas dire dans une orgie
Quelle est d'un beau cheval la généalogie ;
Qui cherche ailleurs qu'en soi, force, amis et soutiens,
Sur de soyeux divans se couche avec mollesse,
Craint le soleil, sait lire, et par scrupule laisse
Tout le vin de Chypre aux chrétiens :

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Celui-là, c'est un lâche, et non pas un guerrier.
Ce n'est pas lui qu'on voit dans la bataille ardente

Pousser un fier cheval à la housse pendante,
Le sabre en main, debout sur le large étrier ;
Il n'est bon qu'à presser des talons une mule,
En murmurant tout bas quelque vaine formule,
Comme un prêtre qui va prier !

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Mai 1828.

LE CHANT DU TOURNOI

Servants d'amour, regardez doucement
Aux échafauds anges de paradis ;
Lors jouterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorés et chéris.

Ancienne ballade.

Largesse, ô chevaliers ! largesse aux suivants d'armes !
Venez tous ! soit qu'au sein des jeux ou des alarmes,
Votre écu de Milan porte le vert dragon,
Le manteau noir d'Agra, semé de blanches larmes,
La fleur de lys de France ou la croix d'Aragon.

Déjà la lice est ouverte ;
Les clercs en ont fait le tour ;
La bannière blanche et verte
Flotte au front de chaque tour ;
La foule éclate en paroles ;
Les légères banderoles
Se mêlent en voltigeant ;
Et le héraut du portique
Sur l'or de sa dalmatique
Suspend le griffon d'argent.

(*Odes et Ballades.*)

Les maisons peuplent leur faîte ;
Au loin gronde le beffroi ;
Tout nous promet une fête
Digne des regards du roi.
La reine à ce jour suprême
A de son épargne même
Consacré douze deniers,
Et, pour l'embellir encore,
Racheté des fers du Maure
Douze chrétiens prisonniers.

Or, comme la loi l'ordonne,
Chevaliers au cœur loyal,
Avant que le clairon sonne,
Écoutez l'édit royal.
Car, sans l'entendre en silence,
Celui qui saisit la lance
N'a plus qu'un glaive maudit.
Croyez ces conseils prospères !
C'est ce qu'ont dit à nos pères
Ceux à qui Dieu l'avait dit !

D'abord, des saintes louanges
Chantez les versets bénis,
Chantez Jésus, les archanges,
Et monseigneur saint Denis !
Jurez sur les évangiles
Que, si vos bras sont fragiles,
Rien ne ternit votre honneur,
Que vous pourrez, s'il se lève,
Montrer au roi votre glaive,
Comme votre âme au Seigneur !

D'un saint touchez la dépouille !
Jurez, comtes et barons,
Que nulle fange ne souille
L'or pur de vos éperons !
Que de ses vassaux fidèles,
Dans ses noires citadelles,
Nul de vous n'est le bourreau !
Que, du sort bravant l'épreuve,
Pour l'orphelin et la veuve
Votre épée est sans fourreau !

Preux que l'honneur accompagne,
N'oubliez pas les vertus
Des vieux pairs de Charlemagne,
Des vieux champions d'Artus !
Malheur au vainqueur sans gloire
Qui doit sa lâche victoire
A de hideux nécromants !
Honte au guerrier sans vaillance
Qui combat la noble lance
Avec d'impurs talismans !

Un jour, sur les murs funestes
De son infâme château,
On voit pendre ses vils restes
Aux bras d'un sanglant poteau ;
Éternisant ses supplices,
Les enchanteurs, ses complices,
Dans les ombres déchaînés,
Parmi d'affreux sortilèges
A leurs festins sacrilèges
Mêlent ses os décharnés.

Mais gloire au guerrier austère !
Gloire au pieux châtelain !
Chaque belle sans mystère
Brode son nom sur le lin.
Le mélodieux trouvère
A son glaive, qu'on révère,
Consacre un chant immortel.
Dans sa tombe est une fée ;
Et l'on donne à son trophée
Pour piédestal un autel.

Donc, en vos âmes courtoises,
Gravez, pairs et damoisels,
La loi des joutes gauloises
Et des galants carrousels !
Par les juges de l'épée,
Par leur belle détrompée,
Les félons seront honnis.
Leur opprobre est sans refuges :
Ceux que condamnent les juges
Par les dames sont punis !

Largesse, ô chevaliers ! largesse aux suivants d'armes !
Venez tous ! soit qu'au sein des jeux ou des alarmes,
Votre écu de Milan porte le vert dragon,
Le manteau noir d'Agra, semé de blanches larmes,
La fleur de lys de France ou la croix d'Aragon.

Janvier 1824

CRI DE GUERRE DU MUPHFI

Hierro, despierta te!
Cri de guerre des Almogavares.
Fer, réveille-toi!

En guerre les guerriers! Mahomet! Mahomet!
Les chiens mordent les pieds du lion qui dormait;
Ils relèvent leur tête infâme ;
Écrasez, ô croyants du prophète divin,
Ces chancelants soldats qui s'enivrent de vin,
Ces hommes qui n'ont qu'une femme !

Meure la race franque et ses rois détestés!
Spahis, timariots, allez, courez, jetez
A travers les sombres mêlées
Vos sabres, vos turbans, le bruit de votre cor,
Vos tranchants étriers, larges triangles d'or,
Vos cavales échevelées!

Qu'Othman, fils d'Ortogrul, vive en chacun de vous!
Que l'un ait son regard et l'autre son courroux!
Allez, allez, ô capitaines!
Et nous te reprendrons, ville aux dômes d'or pur,
Molle Setiniah, qu'en leur langage impur
Les barbares nomment Athènes!

21 octobre 1828.

(*Les Orientales.*)

CHANSON DE PIRATES

Alerte! alerte! voici les pirates d'Ochali
qui traversent le détroit.
Le Captif d'Ochali.

Nous emmenions en esclavage
Cent chrétiens, pêcheurs de corail;
Nous recrutions pour le sérail
Dans tous les moutiers du rivage.
En mer, les hardis écumeurs!
Nous allions de Fez à Catane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatrevingts rameurs.

On signale un couvent à terre:
Nous jetons l'ancre près du bord.
A nos yeux s'offre tout d'abord
Une fille du monastère.
Près des flots, sourde à leurs rumeurs,
Elle dormait sous un platane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatrevingts rameurs.

(*Les Orientales.*)

« La belle fille, il faut vous taire,
Il faut nous suivre. Il fait bon vent.
Ce n'est que changer de couvent,
Le harem vaut le monastère.
Sa Hautesse aime les primeurs,
Nous vous ferons mahométane... »
Dans la galère capitane
Nous étions quatrevingts rameurs.

Elle veut fuir vers sa chapelle.
« Osez-vous bien, fils de Satan?
— Nous osons, dit le capitan. »
Elle pleure, supplie, appelle.
Malgré sa plainte et ses clameurs,
On l'emporta dans la tartane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatrevingts rameurs.

Plus belle encor dans sa tristesse,
Ses yeux étaient deux talismans.
Elle valait mille tomans;
On la vendit à Sa Hautesse.
Elle eut beau dire : Je me meurs!
De nonne elle devint sultane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatrevingts rameurs.

12 mars 1828.

LE CHANT DE L'ARÈNE

Généreux grecs, voilà les prix que remporteront les vainqueurs.

HOMÈRE.

L'athlète, vainqueur dans l'arène,
Est en honneur dans la cité ;
Son nom, sans que le temps l'entraîne,
Par les peuples est répété,
Depuis cette plage infeconde
Où dort sur la borne du monde
L'Hiver, vieillard au dur sommeil,
Jusqu'aux lieux où, quand naît l'aurore,
On entend, sous l'onde sonore,
Hennir les coursiers du Soleil.

Voici la fête d'Olympie !
Tressez l'acanthe et le laurier !
Que les dieux confondent l'impie !
Que l'antique audace assoupie
Se réveille au cœur du guerrier !

Venez, vous que la gloire enchaîne.
Voyez les prêtres d'Apollon,

(*Odes et Ballades.*)

Pour votre victoire prochaine,
Ravir des couronnes au chêne
Qui jadis a vaincu Milon.

Venez de Corinthe ou de Crète,
De Tyr aux tissus précieux,
De Scylla, que bat la tempête,
Et d'Athos, où l'aigle s'arrête
Pour voir de plus haut dans les cieux !

Venez de l'île des Colombes,
Venez des mers de l'Archipel,
De Rhode, aux riches hécatombes,
Dont les guerriers jusqu'en leurs tombes
De Bellone entendent l'appel !

Venez du palais centenaire
Dont Cécrops a fondé la tour,
D'Argos, de Sparte qu'on vénère,
De Lemnos où naît le tonnerre,
D'Amathonte où naquit l'amour !

Les temples saints, les gynécées,
Chargés de verdoyants festons,
Tels que de jeunes fiancées,
Sous des guirlandes enlacées,
Ont caché leurs chastes frontons.

Les archontes et les éphores
Dans le stade se sont assis;
Les vierges et les canéphores
Ont purifié les amphores
Suivant les rites d'Éleusis.

On a consulté la Pythie,
Et ceux qui parlent en rêvant.
A l'heure où s'éveille Clytie,
D'un vautour fauve de Scythie
On a jeté la plume au vent.'

Le vainqueur de la course agile
Recevra deux trépieds divins,
Et la coupe agreste et fragile
Dont Bacchus a touché l'argile,
Lorsqu'il goûta les premiers vins.

Celui dont le disque mobile
Renversera les trois faisceaux,
Aura cette urne indélébile,
Que sculpta d'une main habile
Phlégon, du pays de Naxos.

Juges de la gloire innocente,
Nous offrons au lutteur ardent
Une chlamyde éblouissante
De Sidon, qui, riche et puissante,
Joint le caducée au trident.

Lutteurs, discoboles, athlètes,
Réparez vos forces au bain ;
Puis venez vaincre dans nos fêtes,
Afin d'obtenir des poëtes
Un chant sur le mode thébain !

L'athlète, vainqueur dans l'arène,
Est en honneur dans la cité ;

Son nom, sans que le temps l'entraîne,
Par les peuples est répété,
Depuis cette plage inféconde
Où dort sur la borne du monde
L'Hiver, vieillard au dur sommeil,
Jusqu'aux lieux où, quand naît l'aurore,
On entend, sous l'onde sonore,
Hennir les coursiers du Soleil.

Janvier 1824.

COUPS DE CLAIRON

Soufflez-moi vos rages,
Soufflez-moi vos cris,
Justices, outrages,
Tragiques mépris,

Soufflez la huée !
Penchez-vous sur moi,
Venez, ô nuée
Des faces d'effroi,

Raison qui m'éclaires,
Gloire au rude accent,
O dents populaires
Dans l'ombre grinçant,

Droit, force imperdable,
Sarcasme qui mords,
Rire formidable,
Plaie au flanc des morts,

Logique implacable,
Honneur déserté,

(*Les Années funestes*).

Loi qu'un crime accable,
Et toi, Liberté,

Pâle, en proie aux fièvres
Du vil Lambessa,
Essuyant tes lèvres
Que Judas baisa,

Grands devoirs sévères
Fiers de rester seuls,
Douleurs des calvaires,
Trous noirs des linceuls,

Haine incorruptible
Du mal châtié,
Et toi, si terrible,
O sainte pitié,

Vérités farouches
Dont tremble Néron !
Vous êtes les bouches,
Je suis le clairon.

*

I

Quelle est cette ville
Haute sous les cieux
Et qui semble vile,
Bien qu'énorme aux yeux ?

Cette ville est celle
Qui commande ici ;
Le vin y ruisselle,
Et le sang aussi.

Cette citadelle
Sur cet horizon
Règne, et n'est fidèle
Qu'à la trahison.

Ce burg où l'on monte
Luit dans la vapeur,
Le mont en a honte
Et l'arbre en a peur ;

Car ces tours damnées,
Hostiles aux cieux,
Sont les cheminées
D'un feu monstrueux.

Vois sur la colline,
Sous les lourds barreaux,
La lueur féline
De leurs soupiraux.

Une flamme noire,
Où l'honneur, les lois,
La vertu, la gloire,
Brûlent à la fois.

Dans cette bastille,
Peuple ! aux yeux de tous,

Flamboie et pétille;
La cendre, c'est vous.

II

Cette cité veille
Du haut de ses forts,
Au dedans vermeille,
Sinistre au dehors.

Ses maîtres jouissent,
Brigands potentats.
Fiers, ils s'éblouissent
De leurs attentats.

Fêtes décevantes !
Heureux et hideux !
Des lyres servantes
Rôdent autour d'eux.

Ces apothéoses
Cachent des remords.
C'est un tas de roses
Sur un tas de morts.

Ils ont pour trophée
Un glaive félon.
La tombe étouffée
Est sous leur talon.

Clameurs jusqu'aux nues,
Faux dieux évoqués :

Les femmes sont nues,
Les cœurs sont masqués.

L'affreuse prière
Du prêtre effronté
Chante et rit, derrière
Leur iniquité.

La horde sans culte,
Sans foi, sans laurier,
Emplit de tumulte
L'antre meurtrier.

Il leur faut des belles,
Il leur faut des lys ;
Ces tyrans rebelles,
D'un vin sombre emplis,

Font cette chimère
D'unir sous le ciel
La fleur éphémère
Au crime éternel.

Ils se prostituent ;
La couronne au front,
Ils boivent, ils tuent,
Et, repus, ils ont

Dans leurs noirs refuges,
A leur vil foyer,
La robe des juges
Pour tout essuyer.

L'homme est lâche et souple;
A leur déshonneur
Le destin s'accouple ;
Et ce long bonheur

Que nul coup ne brise,
Que voit le ciel bleu,
Sera la surprise
Du réveil de Dieu.

III

Le choc de leurs verres
Sous les grands arceaux,
Fait sur les calvaires
Remuer des os.

On voit des Électres
Dans l'obscurité.
L'œil fixe des spectres
Est sur leur gaîté.

Dans l'ombre où leurs faces
Semblent des clartés,
On voit des audaces
Et des nudités,

On voit par la vitre
Ce flagrant délit,
Le casque et la mitre
Dans le même lit.

L'Église se livre,
Pâmée, au plus fort;
Le Sacerdoce ivre
Épouse la Mort.

Effroyables noces!
On dirait les voix
Des bêtes féroces
Chantant dans les bois.

IV

Ils vivent en hâte.
C'est l'éden enfer
Que la foudre tâte
Avec un éclair.

Le roi de Sodome
Est là, l'œil en feu,
Et, crachant sur l'homme,
Écume sur Dieu.

On a tant de fêtes
Sous cet empereur
Que les blancs prophètes
Frémissent d'horreur!

Dans ce crépuscule,
Brume où Dieu s'abstient,
Le lion recule
Et le serpent vient.

V

Ce tas de complices
Est en sûreté.
Hélas ! des supplices
Sort la lâcheté.

Toujours fut muette
La ville où tombait
L'odeur du squellette,
L'ombre du gibet.

Eux, que leur importe
A ces impudents,
Puisqu'ils ont leur porte
Barrée en dedans !

Qu'est-ce donc — ô proie !
O fortune ! ô sort ! —
Qui manque à leur joie ?
Tout n'est-il pas mort ?

Les crénaux sans nombre,
Le long mur dormant
Font un monceau d'ombre
Sur leur flamboiement.

Visible en ces brumes,
L'aigle menaçant
Passe entre ses plumes
Son bec teint de sang.

Leur dédain féroce
Nargue l'ennemi.
Leur tour est colosse,
Le reste est fourmi.

Sous ce mur immense
Se mettre en arrêt !
Dieu même en démence
Y réfléchirait.

Jamais dans la Grèce,
Jamais dans Rama,
Ville ou forteresse
Si bien ne ferma.

L'écureuil qui saute
Tremblerait de voir
Une tour si haute,
Un fossé si noir.

L'entrée est oblique,
Le rempart est sûr,
Et quiconque applique
Son oreille au mur

Jamais ne s'en vante,
Et, pâle, éperdu,
Garde l'épouvante
Du rire entendu.

*

J'ai la foi, la flamme,
La religion
Par laquelle une âme
Devient légion !

Qu'en mon cœur se forme
Et déborde à flot
La parole énorme
Qui semble un sanglot !

Que de mes entrailles
Sorte le grand mot
Qui court aux murailles
Et donne l'assaut ;

Le mot que le bonze
Craint plus, mage impur,
Qu'un bélier de bronze
Au pied de son mur ;

Le mot qu'à Florence
Dit Dante irrité ;
Le mot Espérance !
Le mot Liberté !

Que chaque vers chante
Et soit un guerrier !

Que la strophe ardente
Se mette à crier !

Que ce fier poëme,
Apre, ouvrant son flanc,
Semant l'anathème,
Bondissant, mêlant

Au choc de l'épée
Le pas du lion,
Semble une épopée
En rébellion !

Que, hors de la tente,
Devant l'escadron,
L'Idée éclatante
S'allonge en clairon !

Que l'hymne s'élève,
Clair, rude, inclément,
Chanson qui s'achève
En rugissement !

Ah ! la ville est forte,
Et ses lourds remparts
Pour chiens à leur porte
Ont des léopards ;

La ville est fermée
Et le mur hautain
Abrite une armée
Et couvre un festin ;

Dans la forteresse
Rit le camp vermeil ;
Ainsi la tigresse
Se lèche au soleil.

Mais les fêtes cessent
Si soudain le soir
Des clairons se dressent
Sur l'horizon noir.

Le vil prêtre avide
Jette son coran ;
Tout devient livide
Autour du tyran :

Et le maître même
Pâlit, bégayant,
Quand un cri suprême,
Un chant effrayant

Éclôt, populaire,
Fauve et souverain,
Dans de la colère
Et dans de l'airain !

*

Trompettes terribles,
Chantez et sonnez !
Sur ces tours horribles,
Clairons indignés,

Clairons et trompettes,
Jetez votre bruit,
Car ces tours sont faites
De crime et de nuit.

Votre voix de cuivre,
Quand vient le moment,
Gronde, et se fait suivre
Par l'écroulement.

Jetez votre insulte
Comme un vent des cieux,
Jetez le tumulte
Des chants furieux

Sur les tours altières
Des fourbes vainqueurs,
Sur ces sombres pierres,
Sur ces affreux cœurs,

Sur Davus ministre,
Sur César Typhon,
Sur le nain sinistre,
Sur le nain bouffon,

Sur l'enfer qui grince
Et qui triomphait,
Sur le bandit, prince
De tout ce forfait!

Jetez l'harmonie
Qui hurle et hennit

Sur la tyrannie
Bâtie en granit,

Sur l'âpre muraille,
Sur le burg lascif
Où le festin raille
Le tombeau pensif !

Ils ont beau, ces traîtres,
Bénis des faux dieux
Et chers aux faux prêtres,
Être monstrueux ;

Leur alcôve obscène,
Douce à leurs sommeils,
Le matin est pleine
De rires vermeils ;

Gais, ils peuvent prendre,
Bourreaux en chaleur,
Des baisers de cendre
Aux bouches en fleur;

Les prostituées
Dans leurs alhambras
Comme des nuées
Passent dans leurs bras;

Mathan les encense ;
Ils ont, à huis clos,
Tout, l'or, la puissance,
Et la fange, à flots.

Clairons ! vomitoires !
Votre acharnement
Remplace ces gloires
Par le châtiment !

Courage ! courage !
Guerre à l'antre obscur !
Que l'immense outrage
Soufflette ce mur !

Guerre au nid pirate !
Dénoncez au ciel
Cette scélérate
Qu'on nomme Babel !

Que dans l'air qui tremble
Votre hymne écumant
Vole, éclate, et semble
Un déchaînement !

Votre souffle d'ombre
Déjà donne aux tours
Un penchement sombre,
Effroi des vautours,

Et fait, sous l'opprobre,
Mieux crouler les murs
Qu'un soleil d'octobre
Ne fend les fruits mûrs.

Sonnez ! tout s'effare.
Sonnez, voix du sort !

De votre fanfare
Une flamme sort.

*

Malheur à la joie !
Au maître, au seigneur
Sous qui le sort ploie !
Malheur au bonheur !

Malheur au roc chauve,
Au donjon des loups,
Au parapet fauve
Hérissé de clous !

Malheur aux prunelles
Du lynx, du chacal,
Et des sentinelles
Qui gardent le mal !

Malheur aux chlamydes
Des archers postés
Sur des pyramides
Autour des cités !

Malheur aux mosquées,
Aux portes des rois,
Aux tours attaquées
La nuit par des voix.

L'essaim d'hirondelles
Fuira de leur front ;
Des battements d'ailes
S'évanouiront.

On verra des rides
Aux murs blancs de chaux,
Et les chambres vides
S'empliront d'échos.

Que les Babylones
Et que les Memphis
Dressent des colonnes
Comme des défis ;

Qu'on fasse une ville
A triple fossé ;
Que tout soit servile
Ou soit terrassé ;

Que le roi barbare
Sorti des limons
Mette une tiare
De tours sur les monts ;

Sur les lois qu'il foule
Il luit, foudroyant ;
Il règne ; et la foule
Demande, en voyant

Que tout le contemple,
Prêtres et valets,

S'il est dans un temple
Ou dans un palais.

Il est grand, superbe,
Et, sous ce voleur,
L'homme est comme l'herbe;
C'est bien, mais malheur,

Malheur à ce temple,
A cette impudeur,
A ce crime, exemple
D'ombre et de grandeur;

Malheur à ce groupe
De murs factieux
Que le soir découpe
Sur le clair des cieux;

Malheur à ces fêtes,
Aux grands dômes lourds
Qui, montrant leurs faîtes
Plus hauts que les tours,

Difformes, immondes,
Noirs avec splendeur,
Des ténébreux mondes
Semblent la rondeur;

Malheur aux armées
Jetant dans les champs,
La nuit, des fumées
Et, le jour, des chants;

Malheur à ces fastes,
Aux jeux, aux concerts,
A ces palais vastes,
A ces donjons fiers,

Emplissant l'espace,
Dans l'ombre aperçus...
Si quelqu'un qui passe
Vient souffler dessus !

*

Clairons ! ceux qui saignent
Ont l'air de dormir.
Les âmes s'éteignent.
On n'ose frémir.

La morne patrie
Se laisse accabler.
Que votre furie
La fasse parler !

Que toute souffrance,
Que tout droit meurtri,
Reprenne espérance
Et jette son cri !

Que l'espace immense
Soit plein de clartés,
Et d'une semence
De cœurs irrités !

Que chaque âme envoie
Son éclair sanglant !
Que dans l'ombre on voie
Jaillir, s'envolant

Sur les bois, les haies,
Les champs, le lac bleu,
Des lèvres des plaies
Les langues de feu !

Sonnez sans relâche !
Racontez aux cieux
A quel point ce lâche
Fut audacieux.

Frappez l'homme blême !
Faites en ce lieu
Un bruit de blasphème
En l'honneur de Dieu !

Frappez la muraille
Du crime impuni !
Que votre appel aille
Droit à l'infini !

Que ce chant s'enfonce
Et, deuil, foudre, affront,
Force à la réponse
L'Inconnu profond !

Du soir à l'aurore
Criez au secours !
Et sonnez encore,
Et sonnez toujours !

Quand par la pensée,
Souffle aérien,
La roche est poussée,
Elle dit : hé bien !

La tour la plus fière
Sous ce vent périt.
Qu'est-ce que la pierre
Peut contre l'esprit ?

*

Qu'après la tempête
De vos sombres chants,
Le spectre, la bête,
Les mages méchants,

Demandent aux nues,
Au vent qui s'enfuit :
— Que sont devenues
Les tours de la nuit ?

Où donc, ô vallée,
O brume, ô mistral,
S'en est-elle allée,
La ville du mal ?

La ville ivre et fière
D'où Dieu fut banni,
Qui choquait son verre
Contre l'infini,

Qu'on entendait rire,
Et qui sur les monts
Le soir faisait luire
Des yeux de démons ? —

Qu'ils cherchent, funèbres,
Écoutant l'écho,
L'amas de ténèbres
Qui fut Jéricho !

Qu'ils cherchent les arbres,
Les chars, les pavois !
Qu'ils cherchent les marbres,
Qu'ils cherchent les voix !

Qu'ils cherchent le maître,
Le chef, le gardien,
Le psaume du prêtre,
L'aboiement du chien !

Et les hallebardes,
Et l'encensoir d'or,
Et le pas des gardes
Dans le corridor !

Les thyrses de lierre,
Les murs teints de sang,

Et la fourmilière
Des femmes dansant ;

Les belles fantasques,
A l'œil tendre et fou,
Qui nouaient des masques
Derrière leur cou !

L'herbe et l'alouette,
Et l'aigle en son nid,
Et la silhouette
Des sphinx de granit !

Les donjons épiques,
Les grands arsenaux !
Qu'ils cherchent les piques
Entre les créneaux !

Qu'ils cherchent les rampes,
Les jardins, les cours,
Le reflet des lampes
Aux rondeurs des tours !

Quelle nuit profonde,
O vent syrien !
Qu'ils cherchent un monde,
Et ne trouvent rien !

1870.

LÉGENDES

ROMANCE MAURESQUE

Dixô le : — dime, buen hombre,
Lo que preguntarte queria.
Romancero general.

Don Rodrigue est à la chasse.
Sans épée et sans cuirasse,
Un jour d'été, vers midi,
Sous la feuillée et sur l'herbe
Il s'assied, l'homme superbe,
Don Rodrigue le hardi.

La haine en feu le dévore.
Sombre, il pense au bâtard maure,
A son neveu Mudarra,
Dont ses complots sanguinaires
Jadis ont tué les frères,
Les sept infants de Lara.

Pour le trouver en campagne,
Il traverserait l'Espagne
De Figuère à Setuval.
L'un des deux mourrait sans doute.
En ce moment sur la route
Il passe un homme à cheval.

(*Les Orientales.*)

« Chevalier, chrétien ou maure,
Qui dors sous le sycomore,
Dieu te guide par la main !
— Que Dieu répande ses grâces
Sur toi, l'écuyer qui passes,
Qui passes par le chemin !

— Chevalier, chrétien ou maure,
Qui dors sous le sycomore,
Parmi l'herbe du vallon,
Dis ton nom, afin qu'on sache
Si tu portes le panache
D'un vaillant ou d'un félon.

— Si c'est là ce qui t'intrigue,
On m'appelle don Rodrigue,
Don Rodrigue de Lara ;
Doña Sanche est ma sœur même !
Du moins, c'est à mon baptême
Ce qu'un prêtre déclara.

J'attends sous ce sycomore :
J'ai cherché d'Albe à Zamore
Ce Mudarra le bâtard,
Le fils de la renégate,
Qui commande une frégate
Du roi maure Aliatar.

Certe, à moins qu'il ne m'évite,
Je le reconnaîtrais vite ;
Toujours il porte avec lui

Notre dague de famille ;
Une agate au pommeau brille,
Et la lame est sans étui.

Oui, par mon âme chrétienne,
D'une autre main que la mienne
Ce mécréant ne mourra.
C'est le bonheur que je brigue...
— On t'appelle Don Rodrigue,
Don Rodrigue de Lara ?

Eh bien ! seigneur, le jeune homme
Qui te parle et qui te nomme,
C'est Mudarra le bâtard.
C'est le vengeur et le juge.
Cherche à présent un refuge ! »
L'autre dit : « Tu viens bien tard !

— Moi, fils de la renégate,
Qui commande une frégate
Du roi maure Aliatar,
Moi, ma dague et ma vengeance,
Tous les trois d'intelligence.
Nous voici ! — Tu viens bien tard !

— Trop tôt pour toi, don Rodrigue,
A moins qu'il ne te fatigue
De vivre... Ah ! la peur t'émeut,
Ton front pâlit ; rends, infâme,
A moi ta vie, et ton âme
A ton ange, s'il en veut !

Si mon poignard de Tolède
Et mon Dieu me sont en aide,
Regarde mes yeux ardents,
Je suis ton seigneur, ton maître,
Et je t'arracherai, traître,
Le souffle d'entre les dents !

Le neveu de doña Sanche
Dans ton sang enfin étanche
La soif qui le dévora.
Mon oncle, il faut que tu meures.
Pour toi plus de jours ni d'heures !...
— Mon bon neveu Mudarra,

Un moment ! attends que j'aille
Chercher mon fer de bataille.
— Tu n'auras d'autres délais
Que celui qu'ont eu mes frères :
Dans les caveaux funéraires
Où tu les as mis, suis-les !

Si, jusqu'à l'heure venue,
J'ai gardé ma lame nue,
C'est que je voulais, bourreau,
Que, vengeant la renégate,
Ma dague au pommeau d'agate
Eût ta gorge pour fourreau.

Mai 1828.

CHANSON DE GRAMADOCH

La sorcière dit au pirate :
— Bon capitaine, en vérité,
Non, je ne serai pas ingrate,
Et vous aurez votre beauté !
Mais d'abord, dans votre équipage,
Choisissez-moi quelque beau page
Qui me tienne, malgré mon âge,
Parfois des propos obligeants.
Je veux en outre, pour ma peine,
Quatre moutons avec leur laine,
Une mâchoire de baleine,
Deux caméléons bien changeants,
Quelque idole ou quelque amulette,
Six aspics, trois peaux de belette,
Et le plus maigre de vos gens
Pour que je m'en fasse un squelette ! —

(*Cromwell.*)

LE PRINCE FAINÉANT

Il n'est trésor que de vivre à son aise.
VILLON.

Guy, mon père,
N'use point
A rien faire
Son pourpoint,
Pas de fête
Qu'il n'apprête,
Casque en tête,
Dague au poing.

Mon grand-père,
Navarrois,
Fit la guerre
Pour la croix,
Sous Alonze
Cœur de bronze,
En l'an onze
Cent vingt-trois.

Jean de Mesme,
Mon aïeul,

(*Toute la Lyre. La Fantaisie*).

Qui dort blême
Au linceul,
Dans Toulouse
La jalouse.
Contre douze
Luttait seul.

Mes ancêtres,
Fort vantés,
Portaient, maîtres
Des comtés,
Sur la marge
D'un dos large
Une charge
De cités.

L'un d'eux, Eudes
De Montfort,
Fut des leudes
Le plus fort;
Son épaule
Jusqu'au pôle
Portait Dôle
Sans effort.

Le grand-père
De ceux-là,
Noir sicaire
D'Attila,
Vieille lame,
Eut dans l'âme
Plus de flamme
Que l'Hékla.

Moi, leur mince
Suppléant,
Suis le prince
Fainéant.
Mon bras casse
S'il déplace
Leur cuirasse
De géant.

Car, d'entailles
Moins friand,
Des batailles
Souriant,
Tout me lasse,
Fêtes, chasse,
Dire : grâce,
En priant.

Même aux belles
J'ai mépris,
Et loin d'elles
Mon cœur pris
Laisse, en somme,
Faire un somme
Aux cerfs, comme
Aux maris.

1828.

A M. LOUIS BOULANGER

LA LÉGENDE DE LA NONNE

Acabóse vuestro bien,
Y vuestros males no acaban.
Reproches al rey Rodrigo.

Venez, vous dont l'œil étincelle,
Pour entendre une histoire encor.
Approchez : je vous dirai celle
De doña Padilla del Flor.
Elle était d'Alanje, où s'entassent
Les collines et les halliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Il est des filles à Grenade,
Il en est à Séville aussi,
Qui, pour la moindre sérénade,
A l'amour demandent merci ;
Il en est que d'abord embrassent
Le soir, les hardis cavaliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

(*Odes et Ballades.*)

Ce n'est pas sur ce ton frivole
Qu'il faut parler de Padilla.
Car jamais prunelle espagnole
D'un feu plus chaste ne brilla ;
Elle fuyait ceux qui pourchassent
Les filles sous les peupliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Rien ne touchait ce cœur farouche,
Ni doux soins, ni propos joyeux ;
Pour un mot d'une belle bouche,
Pour un signe de deux beaux yeux,
On sait qu'il n'est rien que ne fassent
Les seigneurs et les bacheliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent
Cachez vos rouges tabliers !

Elle prit le voile à Tolède,
Au grand soupir des gens du lieu,
Comme si, quand on n'est pas laide,
On avait droit d'épouser Dieu.
Peu s'en fallut que ne pleurassent
Les soudards et les écoliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Mais elle disait : « Loin du monde,
Vivre et prier pour les méchants !
Quel bonheur ! quelle paix profonde
Dans la prière et dans les chants !

Là, si les démons nous menacent,
Les anges sont nos boucliers ! » —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Or, la belle à peine clottrée,
Amour dans son cœur s'installa.
Un fier brigand de la contrée
Vint alors et dit : Me voilà !
Quelquefois les brigands surpassent
En audace les chevaliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Il était laid, des traits austères ;
La main plus rude que le gant ;
Mais l'amour a bien des mystères,
Et la nonne aima le brigand.
On voit des biches qui remplacent
Leurs beaux cerfs par des sangliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Pour franchir la sainte limite,
Pour approcher du saint couvent,
Souvent le brigand d'un ermite
Prenait le cilice, et souvent
La cotte de maille où s'enchâssent
Les croix noires des templiers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

La nonne osa, dit la chronique,
Au brigand par l'enfer conduit,
Aux pieds de sainte Véronique
Donner un rendez-vous la nuit,
A l'heure où les corbeaux croassent,
Volant dans l'ombre par milliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Padilla voulait, anathème !
Oubliant sa vie en un jour,
Se livrer, dans l'église même,
Sainte à l'enfer, vierge à l'amour,
Jusqu'à l'heure pâle où s'effacent
Les cierges sur les chandeliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Or quand, dans la nef descendue,
La nonne appela le bandit,
Au lieu de la voix attendue,
C'est la foudre qui répondit.
Dieu voulut que ses coups frappassent
Les amants par Satan liés. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Aujourd'hui, des fureurs divines
Le pâtre enflammant ses récits,
Vous montre au penchant des ravines
Quelques tronçons de murs noircis,

Deux clochers que les ans crevassent,
Dont l'abri tuerait ses béliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Quand la nuit, du cloître gothique
Brunissant les portraits béants,
Change à l'horizon fantastique
Les deux clochers en deux géants ;
A l'heure où les corbeaux croassent,
Volant dans l'ombre par milliers... —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Une nonne, avec une lampe,
Sort d'une cellule à minuit ;
Le long des murs le spectre rampe,
Un autre fantôme le suit :
Des chaînes sur leurs pieds s'amassent,
De lourds carcans sont leurs colliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

La lampe vient, s'éclipse, brille,
Sous les arceaux court se cacher,
Puis tremble derrière une grille,
Puis scintille au bout d'un clocher ;
Et ses rayons dans l'ombre tracent
Des fantômes multipliés. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Les deux spectres qu'un feu dévore,
Traînant leur suaire en lambeaux,
Se cherchent pour s'unir encore,
En trébuchant sur des tombeaux ;
Leurs pas aveugles s'embarrassent
Dans les marches des escaliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Mais ce sont des escaliers fées
Qui sous eux s'embrouillent toujours ;
L'un est aux caves étouffées,
Quand l'autre marche au front des tours ;
Sous leurs pieds, sans fin se déplacent
Les étages et les paliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Élevant leurs voix sépulcrales,
Se cherchant les bras étendus,
Ils vont... Les magiques spirales
Mêlent leurs pas toujours perdus ;
Ils s'épuisent et se harassent
En détours sans cesse oubliés. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

La pluie alors, à larges gouttes,
Bat les vitraux frêles et froids ;
Le vent siffle aux brèches des voûtes ;
Une plainte sort des beffrois ;

On entend des soupirs qui glacent,
Des rires d'esprits familiers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Une voix faible, une voix haute,
Disent : « Quand finiront les jours ?
Ah ! nous souffrons par notre faute;
Mais l'éternité, c'est toujours !
Là, les mains des Heures se lassent
A retourner les sabliers... » —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

L'enfer, hélas ! ne peut s'éteindre.
Toutes les nuits, dans ce manoir,
Se cherchent sans jamais s'atteindre
Une ombre blanche, un spectre noir,
Jusqu'à l'heure pâle où s'effacent
Les cierges sur les chandeliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Si, tremblants à ces bruits étranges,
Quelque nocturne voyageur
En se signant demande aux anges
Sur qui sévit le Dieu vengeur,
Des serpents de feu qui s'enlacent
Tracent deux noms sur les piliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Cette histoire de la novice,
Saint Ildefonse, abbé, voulut
Qu'afin de préserver du vice
Les vierges qui font leur salut,
Les prieures la racontassent
Dans tous les couvents réguliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Avril 1828.

LA SULTANE FAVORITE

Perfide comme l'onde
SHAKESPEARE.

N'ai-je pas pour toi, belle juive,
Assez dépeuplé mon sérail ?
Souffre qu'enfin le reste vive :
Faut-il qu'un coup de hache suive
Chaque coup de ton éventail ?

Repose-toi, jeune maîtresse ;
Fais grâce au troupeau qui me suit.
Je te fais sultane et princesse :
Laisse en paix tes compagnes, cesse
D'implorer leur mort chaque nuit.

Quand à ce penser tu t'arrêtes,
Tu viens plus tendre à mes genoux ;
Toujours je comprends dans les fêtes
Que tu vas demander des têtes
Quand ton regard devient plus doux.

Ah ! jalouse entre les jalouses !
Si belle avec ce cœur d'acier !
Pardonne à mes autres épouses.

(*Les Orientales.*)

Voit-on que les fleurs des pelouses
Meurent à l'ombre du rosier ?

Ne suis-je pas à toi ? Qu'importe,
Quand sur toi mes bras sont fermés,
Que cent femmes qu'un feu transporte
Consument en vain à ma porte
Leur souffle en soupirs enflammés ?

Dans leur solitude profonde,
Laisse-les t'envier toujours ;
Vois-les passer comme fuit l'onde ;
Laisse-les vivre : à toi le monde !
A toi mon trône, à toi mes jours !

A toi tout mon peuple qui tremble !
A toi Stamboul qui, sur ce bord
Dressant mille flèches ensemble,
Se berce dans la mer, et semble
Une flotte à l'ancre qui dort !

A toi, jamais à tes rivales,
Mes spahis au rouges turbans,
Qui, se suivant sans intervalles,
Volent courbés sur leurs cavales
Comme des rameurs sur leurs bancs !

A toi Bassora, Trébizonde,
Chypre où de vieux noms sont gravés,
Fez où la poudre d'or abonde,
Mosul où trafique le monde,
Erzeroum aux chemins pavés !

A toi Smyrne et ses maisons neuves
Où vient blanchir le flot amer !
Le Gange redouté des veuves !
Le Danube qui par cinq fleuves
Tombe échevelé dans la mer !

Dis, crains-tu les filles de Grèce ?
Les lys pâles de Damanhour ?
Ou l'œil ardent de la négresse
Qui, comme une jeune tigresse,
Bondit rugissante d'amour ?

Que m'importe, juive adorée,
Un sein d'ébène, un front vermeil !
Tu n'es point blanche ni cuivrée,
Mais il semble qu'on t'a dorée
Avec un rayon du soleil.

N'appelle donc plus la tempête,
Princesse, sur ces humbles fleurs ;
Jouis en paix de ta conquête,
Et n'exige pas qu'une tête
Tombe avec chacun de tes pleurs !

Ne songe plus qu'aux frais platanes,
Au bain mêlé d'ambre et de nard,
Au golfe où glissent les tartanes...
Il faut au sultan des sultanes ;
Il faut des perles au poignard !

22 octobre 1828.

AUTRE CHANSON DE GRAMADOCH

Pourquoi fais-tu tant de vacarme,
Carme ?
Rose t'aurait-elle trahi ?
— Hi !

Pourquoi fais-tu tant de tapage,
Page ?
Es-tu l'amant de Rose aussi ?
— Si !

Qui te donne cet air morose,
Rose ?
— L'époux, dont nul ne se souvient,
Vient.

Du lit où l'amour t'a tenue
Nue,
Tu le vois qui revient, hélas !
Las.

Ton oreille qui le redoute,
Doute,

(*Cromwell.*)

Et de sa mule entend le trot,
Trop.

Il va punir ta vie infâme,
Femme !
Ah ! tremble ! c'est lui ; le voilà,
Là !

En vain le page et le lévite,
Vite,
Cherchent à s'enfuir du manoir
Noir.

Il les saisit sous la muraille,
Raille,
Et les remet à ses varlets,
Laids.

Sa voix comme un éclair d'automne
Tonne :
— Exposez-les tous aux vautours,
Tours !

Que des tours leur corps dans la tombe
Tombe !
Qu'ils ne soient que pour les corbeaux
Beaux ! —

Entr'ouvre-toi sous l'adultère,
Terre !
Démon ennemi des maris,
Ris !

Quand il s'éloigna bien fidèle,
D'elle,
Invoquant, en son triste adieu,
Dieu ;

Nul amant, nul de ces Clitandres,
Tendres,
Qui font avec leur air trompeur
Peur,

N'osait parler à la rebelle
Belle.
Elle en avait, quand il revint,
Vingt.

LA FIANCÉE DU TIMBALIER

Douce est la mort qui vient en bien aimant !
DESPORTES. *Sonnet.*

« Monseigneur le duc de Bretagne
A, pour les combats meurtriers,
Convoqué de Nante à Mortagne,
Dans la plaine et sur la montagne,
L'arrière-ban de ses guerriers.

« Ce sont des barons dont les armes
Ornent des forts ceints d'un fossé ;
Des preux vieillis dans les alarmes,
Des écuyers, des hommes d'armes ;
L'un d'entre eux est mon fiancé.

« Il est parti pour l'Aquitaine
Comme timbalier, et pourtant
On le prend pour un capitaine,
Rien qu'à voir sa mine hautaine,
Et son pourpoint, d'or éclatant !

« Depuis ce jour, l'effroi m'agite.
J'ai dit, joignant son sort au mien :

(*Odes et Ballades.*)

— Ma patronne, sainte Brigitte,
Pour que jamais il ne le quitte,
Surveillez son ange gardien ! —

« J'ai dit à notre abbé : — Messire,
Priez bien pour tous nos soldats ! —
Et, comme on sait qu'il le désire,
J'ai brûlé trois cierges de cire
Sur la châsse de saint Gildas.

« A Notre-Dame de Lorette,
J'ai promis, dans mon noir chagrin,
D'attacher sur ma gorgerette,
Fermée à la vue indiscrète,
Les coquilles du pèlerin.

« Il n'a pu, par d'amoureux gages,
Absent, consoler mes foyers ;
Pour porter les tendres messages,
La vassale n'a point de pages,
Le vassal n'a pas d'écuyers.

« Il doit aujourd'hui de la guerre
Revenir avec monseigneur ;
Ce n'est plus un amant vulgaire ;
Je lève un front baissé naguère,
Et mon orgueil est du bonheur !

« Le duc triomphant nous rapporte
Son drapeau dans les camps froissé ;
Venez tous sous la vieille porte
Voir passer la brillante escorte,
Et le prince, et mon fiancé !

« Venez voir pour ce jour de fête
Son cheval caparaçonné
Qui sous son poids hennit, s'arrête,
Et marche en secouant la tête,
De plumes rouges couronné.

« Mes sœurs, à vous parer si lentes,
Venez voir près de mon vainqueur
Ces timbales étincelantes
Qui, sous sa main toujours tremblantes,
Sonnent et font bondir le cœur !

« Venez surtout le voir lui-même
Sous le manteau que j'ai brodé.
Qu'il sera beau ! C'est lui que j'aime !
Il porte comme un diadème
Son casque de crins inondé !

« L'égyptienne sacrilège,
M'attirant derrière un pilier,
M'a dit hier (Dieu nous nous protège !)
Qu'à la fanfare du cortège
Il manquerait un timbalier.

« Mais j'ai tant prié, que j'espère !
Quoique, me montrant de la main
Un sépulcre, son noir repaire,
La vieille aux regards de vipère
M'ait dit : — Je t'attends là demain ! —

« Volons ! plus de noires pensées !
Ce sont les tambours que j'entends.
Voici les dames entassées,

Les tentes de pourpre dressées,
Les fleurs et les drapeaux flottants!

« Sur deux rangs le cortége ondoie :
D'abord, les piquiers au pas lourds ;
Puis, sous l'étendard qu'on déploie,
Les barons, en robe de soie,
Avec leurs toques de velours.

« Voici les chasubles des prêtres ;
Les hérauts sur un blanc coursier.
Tous, en souvenir des ancêtres,
Portent l'écusson de leurs maîtres,
Peint sur leur corselet d'acier.

« Admirez l'armure persane
Des templiers, craints de l'enfer ;
Et, sous la longue pertuisane,
Les archers venus de Lausanne,
Vêtus de buffle, armés de fer.

« Le duc n'est pas loin ; ses bannières
Flottent parmi les chevaliers ;
Quelques enseignes prisonnières,
Honteuses, passent les dernières...
Mes sœurs ! voici les timbaliers !... »

Elle dit, et sa vue errante
Plonge, hélas ! dans les rangs pressés ;
Puis, dans la foule indifférente,
Elle tomba, froide et mourante,..
Les timbaliers étaient passés.

Octobre 1825.

LA CHANSON DES AVENTURIERS DE LA MER

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

Tom Robin, matelot de Douvre,
Au Phare nous abandonna
Pour aller voir si l'on découvre
Satan, que l'archange enchaîna,
Quand un bâillement noir entr'ouvre
La gueule rouge de l'Etna.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

En Calabre, une tarentaise
Rendit fou Spitafangama ;
A Gaëte, Ascagne fut aise
De rencontrer Michellema ;

(*La Légende des Siècles.*)

L'amour ouvrit la parenthèse,
Le mariage la ferma.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

A Naple, Ebid, de Macédoine,
Fut pendu ; c'était un faquin.
A Capri, l'on nous prit Antoine :
Aux galères pour un sequin !
A Malte, Ofani se fit moine
Et Gobbo se fit arlequin.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

Autre perte : André, de Pavie,
Pris par les turcs à Lipari,
Entra, sans en avoir envie,
Au sérail, et, sous cet abri,
Devint vertueux pour la vie,
Ayant été fort amoindri.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

Puis, trois de nous, que rien ne gêne,
Ni loi, ni dieu, ni souverain,
Allèrent, pour le prince Eugène
Aussi bien que pour Mazarin,
Aider Fuentes à prendre Gène
Et d'Harcourt à prendre Turin.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

Vers Livourne nous rencontrâmes
Les vingt voiles de Spinola.
Quel beau combat ! Quatorze prames
Et six galères étaient là ;
Mais, bah ! rien qu'au bruit de nos rames,
Toute la flotte s'envola !

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

A Notre-Dame de la Garde,
Nous eûmes un charmant tableau ;
Lucca Diavolo par mégarde
Prit sa femme à Pier'Angelo ;
Sur ce, l'ange se mit en garde,
Et jeta le diable dans l'eau.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;

Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

A Palma, pour suivre Pescaire,
Huit nous quittèrent tour à tour ;
Mais cela ne nous troubla guère ;
On ne s'arrêta pas un jour.
Devant Alger on fit la guerre,
A Gibraltar on fit l'amour.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

A nous dix, nous prîmes la ville ;
— Et le roi lui-même ! — Après quoi,
Maîtres du port, maîtres de l'île,
Ne sachant qu'en faire, ma foi,
D'une manière très civile,
Nous rendîmes la ville au roi.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

On fit ducs et grands de Castille
Mes neuf compagnons de bonheur,
Qui s'en allèrent à Séville
Épouser des dames d'honneur.
Le roi me dit : « — Veux-tu ma fille ? »
Et je lui dis : « — Merci, seigneur !

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

« J'ai, là-bas, où des flots sans nombre
Mugissent dans les nuits d'hiver,
Ma belle farouche à l'œil sombre,
Au sourire charmant et fier,
Qui, tous les soirs, chantant dans l'ombre,
Vient m'attendre au bord de la mer.

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

« J'ai ma Faënzette à Fiesone.
C'est là que mon cœur est resté.
Le vent fraîchit, la mer frissonne,
Je m'en retourne, en vérité !
O roi ! ta fille a la couronne,
Mais Faënzette a la beauté ! »

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente ;
Mais, en arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

29 octobre 1840.

D'APRÈS ALBERT DÜRER

Le frêle esquif sur la mer sombre
Sombre ;
La foudre perce d'un éclair
L'air.

C'est minuit. L'eau gémit, le tremble
Tremble,
Et tout bruit dans le manoir
Noir ;

Sur la tour inhospitalière,
Lierre,
Dans les fossés du haut donjon,
Jonc ;

Dans les cours, dans les colossales
Salles,
Et dans les cloîtres du couvent,
Vent.

La cloche, de son aile atteinte,
Tinte.

(*Toute la Lyre. La Nature.*)

Et son bruit tremble en s'envolant,
Lent.

Le son qui dans l'air se disperse
Perce
La tombe où le mort inconnu,
Nu,

Épelant quelque obscur problème
Blême,
Tandis qu'au loin le vent mugit,
Gît.

Tous se répandent dans les ombres,
Sombres,
Rois, reines, clercs, soudards, nonnains,
Nains.

La voix qu'ils élèvent ensemble
Semble
Le dernier soupir qu'un mourant
Rend.

Les ombres vont au clair de lune,
L'une
En mitre et l'autre en chaperon
Rond.

Celle-ci qui roule un rosaire
Serre
Dans ses bras un enfant tremblant,
Blanc.

Celle-là, voilée et touchante,
Chante
Au bord d'un gouffre où le serpent
Pend.

D'autres, qui dans l'air se promènent,
Mènent
Par monts et vaux, des palefrois
Froids.

L'enfant mort, à la pâle joue,
Joue;
Le gnome grimace, et l'esprit
Rit.

On dirait que le beffroi pleure;
L'heure
Semble dire en traînant son glas :
Las !

Enfant ! retourne dans ta tombe !
Tombe
Sous le pavé des corridors,
Dors !

L'enfer souillerait ta faiblesse.
Laisse
Ses banquets à tes envieux,
Vieux.

C'est aller au sabbat trop jeune !
Jeûne.

Garde-toi de leurs jeux hideux,
D'eux!

Vois-tu dans la sainte phalange
L'ange
Qui vient t'ouvrir le paradis,
Dis?

Ains la mort nous chasse et nous foule,
Foule
De héros petits et d'étroits
Rois.

Attilas, Césars, Cléopâtres,
Pâtres,
Vieillards narquois et jouvenceaux
Sots,

Bons évêques à charge d'âmes,
Dames,
Saints docteurs, lansquenets fougueux
Gueux,

Nous serons un jour, barons, prêtres,
Reîtres,
Avec nos vœux et nos remords,
Morts.

Pour moi, quand l'ange qui réclame
L'âme
Se viendra sur ma couche, un soir,
Seoir,

Alors, quand sous la pierre froide,
Roide,
Je ferai le somme de plomb,
Long;

O toi, qui dans mes fautes mêmes,
M'aimes,
Viens vite, si tu te souviens,
Viens

T'étendre à ma droite, endormie,
Mie;
Car on a froid dans le linceul,
Seul.

26 décembre 1827.

LES BLEUETS

Si es verdad ô non, yo no lo he hy de ver,
Pero non lo quiero en olvido poner.

JOAN LORENZO SEGURA DE ASTORGA.

Si cela est vrai ou non, je n'ai pas à le voir ici, mais je ne le veux pas mettre en oubli.

Tandis que l'étoile inodore
Que l'été mêle aux blonds épis
Émaille de son bleu lapis
Les sillons que la moisson dore,
Avant que, de fleurs dépeuplés,
Les champs aient subi les faucilles,
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

Entre les villes andalouses,
Il n'en est pas qui sous le ciel
S'étende mieux que Peñafiel
Sur les gerbes et les pelouses,
Pas qui dans ses murs crénelés
Lève de plus fières bastilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

(*Les Orientales.*)

Il n'est pas de cité chrétienne,
Pas de monastère à beffroi,
Chez le saint-père et chez le roi,
Où, vers la Saint-Ambroise, il vienne
Plus de bons pèlerins hâlés,
Portant bourdon, gourde et coquilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

Dans nul pays, les jeunes femmes,
Les soirs, lorsque l'on danse en rond,
N'ont plus de roses sur le front,
Et n'ont dans le cœur plus de flammes ;
Jamais plus vifs et plus voilés
Regards n'ont lui sous les mantilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

La perle de l'Andalousie,
Alice, était de Peñafiel,
Alice, qu'en faisant son miel
Pour fleur une abeille eût choisie.
Ces jours, hélas ! sont envolés !
On la citait dans les familles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

Un étranger vint dans la ville,
Jeune, et parlant avec dédain.
Était-ce un maure grenadin ?
Un de Murcie ou de Séville ?
Venait-il des bords désolés

Où Tunis a ses escadrilles ?...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

On ne savait. — La pauvre Alice
En fut aimée, et puis l'aima.
Le doux vallon du Xarama
De leur doux péché fut complice.
Le soir, sous les cieux étoilés,
Tous deux erraient par les charmilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

La ville était lointaine et sombre ;
Et la lune, douce aux amours,
Se levant derrière les tours
Et les clochers perdus dans l'ombre,
Des édifices dentelés
Découpait en noir les aiguilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

Cependant, d'Alice jalouses,
En rêvant au bel étranger,
Sous l'arbre à soie et l'oranger
Dansaient les brunes andalouses ;
Les cors, aux guitares mêlés,
Animaient les joyeux quadrilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

L'oiseau dort dans le lit de mousse
Que déjà menace l'autour ;
Ainsi dormait dans son amour
Alice confiante et douce.
Le jeune homme aux cheveux bouclés,
C'était don Juan, roi des Castilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

Or c'est péril qu'aimer un prince.
Un jour, sur un noir palefroi
On la jeta de par le roi ;
On l'arracha de la province ;
Un cloître sur ses jours troublés
De par le roi ferma ses grilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

17 avril 1828.

LA RONDE DU SABBAT

« Mêlons-nous sans choix !
Tandis que la foule
Autour de lui roule,
Satan joyeux foule
L'autel et la croix.
L'heure est solennelle.
La flamme éternelle
Semble, sur son aile,
La pourpre des rois ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Oui, nous triomphons !
Venez, sœurs et frères,
De cent points contraires,
Des lieux funéraires,
Des antres profonds.
L'enfer vous escorte :
Venez en cohorte
Sur des chars qu'emporte
Le vol des griffons ! »

(*Odes et Ballades.*)

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Venez sans remords,
Nains aux pieds de chèvre,
Goules, dont la lèvre
Jamais ne se sèvre
Du sang noir des morts !
Femmes infernales,
Accourez rivales !
Pressez vos cavales
Qui n'ont point de mors ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Juifs, par Dieu frappés,
Zingaris, bohèmes,
Chargés d'anathèmes,
Follets, spectres blêmes
La nuit échappés,
Glissez sur la brise,
Montez sur la frise
Du mur qui se brise,
Volez ou rampez ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales.
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Venez, boucs méchants,
Psylles aux corps grêles,
Aspioles frêles,

Comme un flot de grêles,
Fondre dans ces champs !
Plus de discordance !
Venez en cadence
Élargir la danse,
Répéter les chants ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Qu'en ce beau moment
Les clercs en magie
Brûlent dans l'orgie
Leur barbe rougie
D'un sang tout fumant ;
Que chacun envoie
Au feu quelque proie,
Et sous ses dents broie
Un pâle ossement ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Riant au saint lieu,
D'une voix hardie,
Satan parodie
Quelque psalmodie
Selon saint Mathieu ;
Et dans la chapelle
Où son roi l'appelle,
Un démon épelle
Le livre de Dieu ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Sorti des tombeaux,
Que dans chaque stalle
Un faux moine étale
La robe fatale
Qui brûle ses os,
Et qu'un noir lévite
Attache bien vite
La flamme maudite
Aux sacrés flambeaux ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

Satan vous verra !
De vos mains grossières,
Parmi des poussières,
Écrivez, sorcières :
ABRACADABRA !
Volez, oiseaux fauves,
Dont les ailes chauves
Au ciel des alcôves
Suspendent Smarra ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Voici le signal !
L'enfer nous réclame :
Puisse un jour toute âme

N'avoir d'autre flamme
Que son noir fanal !
Puisse notre ronde,
Dans l'ombre profonde,
Enfermer le monde
D'un cercle infernal ! »

•

L'aube pâle a blanchi les arches colossales.
Il fuit, l'essaim confus des démons dispersés !
Et les morts, rendormis sous le pavé des salles,
Sur leurs chevets poudreux posent leurs fronts glacés.

Octobre 1825.

HUGO DUNDAS

Devant les douze lords de la chambre étoilée,
Hugo Dundas fut grand.
Du fond d'une tribune une femme voilée
L'admirait en pleurant.

Nuit, flambeaux, murs drapés, blasons des deux royaumes,
C'était sinistre et beau.
Les douze pairs muets semblaient douze fantômes
Assis dans un tombeau.

Une hache brillait. Le peuple cria : honte!
Le peuple et les soldats.
Tous menaçaient, mais rien ne fit pâlir le comte,
Le comte Hugo Dundas.

— La révolte a troublé les monts où l'aigle plane,
Et vous étiez là tous.
Que faisiez-vous, milord, à Dunbar, à Cartlane?
Milord, que faisiez-vous ?

— Mes pairs, j'ai défendu le roi que mon cœur nomme
Mon clan, mon étendard;

(*Toute la Lyre. L'humanité.*)

J'aime l'aigle et le roi, car je suis gentilhomme,
Et je suis montagnard. —

Ainsi le juge austère et le comte superbe
Se parlaient dans la tour.
Heureux le bon soldat qui meurt couché sur l'herbe
En plein air, en plein jour !

La cour se retira. — L'on voyait dans la salle
Le peuple fourmiller.
Enfin l'aube apparut, comme une vierge pâle
Que l'homme va souiller.

Les portes du conseil, de bronze revêtues,
S'ébranlèrent alors ;
Et l'on vit, à pas lents, comme douze statues
Rentrer les douze lords.

Le juge en cheveux blancs, debout, parlant au comte,
Dit : — Nos jours durent peu.
Puisqu'aux hommes Dundas ne veut pas rendre compte,
Il rendra compte à Dieu.

Sachez qu'on va dresser devant la Tour de Londre
Un grand échafaud noir.
Lord comte Hugo Dundas, qu'avez-vous à répondre ?
Vous mourrez demain soir.

Alors un de ces cris qui font que l'effroi monte
Jusqu'au juge inquiet
Retentit sous la voûte. — On regarda le comte;
Le comte souriait.

Il dit : — Adieu la vie ! — Et, sans trouble dans l'âme,
Il salua la cour ;
Puis, se tournant vers l'ombre où pleurait une femme,
— Adieu, dit-il, amour !

14 janvier 1844.

A PAUL

LA CHASSE DU BURGRAVE

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage.
SEGRAIS.

« Daigne protéger notre chasse,
Châsse
De monseigneur saint Godefroi,
Roi !

« Si tu fais ce que je désire,
Sire,
Nous t'édifierons un tombeau,
Beau ;

« Puis je te donne un cor d'ivoire,
Voire
Un dais neuf à pans de velours,
Lourds,

(*Odes et Ballades.*)

« Avec dix chandelles de cire,
Sire !
Donc, te prions à deux genoux,
Nous,

« Nous qui, né de bons gentilshommes,
Sommes
Le seigneur burgrave Alexis
Six. »

Voilà ce que dit le burgrave,
Grave,
Au tombeau de saint Godefroi,
Froid.

« Mon page, emplis mon escarcelle,
Selle
Mon cheval de Calatrava ;
Va !

« Piqueur, va convier le comte.
Conte
Que ma meute aboie en mes cours.
Cours !

« Archers, mes compagnons de fêtes,
Faites
Votre épieu lisse et vos cornets
Nets.

« Nous ferons ce soir une chère
Chère ;

Vous n'y recevrez, maître-queux,
Qu'eux.

« En chasse, amis ! je vous invite.
Vite !
En chasse ! allons courre les cerfs,
Serfs ! »

Il part, et madame Isabelle,
Belle,
Dit gaîment du haut des remparts :
« Pars ! »

Tous les chasseurs sont dans la plaine,
Pleine
D'ardents seigneurs, de sénéchaux
Chauds.

Ce ne sont que faillis et prêtres
Reîtres
Qui savent traquer à pas lourds
L'ours,

Dames en brillants équipages,
Pages,
Fauconniers, clercs, et peu bénins
Nains.

En chasse ! — Le maître en personne
Sonne.
Fuyez ! voici les paladins,
Daims.

Il n'est pour vous comte d'empire
Pire
Que le vieux burgrave Alexis
Six !

Fuyez ! — Mais un cerf dans l'espace
Passe,
Et disparaît comme l'éclair,
Clair !

« Taïaut les chiens, taïaut les hommes !
Sommes
D'argent et d'or paieront sa chair
Cher !

« Mon château pour ce cerf ! — Marraine,
Reine
Des beaux sylphes et des follets
Laids !

« Donne-moi son bois pour trophée,
Fée !
Mère du brave, et du chasseur
Sœur !

« Tout ce qu'un prêtre à sa madone
Donne,
Moi, je te le promets ici,
Si

« Notre main, ta serve et sujette,
Jette

Ce beau cerf qui s'enfuit là-bas
Bas ! »

Du Chasseur Noir craignant l'injure,
Jure
Le vieux burgrave haletant,
Tant

Que déjà sa meute qui jappe
Happe,
Et fête le pauvre animal
Mal.

Il fuit. La bande malévole
Vole
Sur sa trace, et par le plus court
Court.

Adieu clos, plaines diaprées,
Prées,
Vergers fleuris, jardins sablés,
Blés !

Le cerf, s'échappant de plus belle,
Bèle ;
Un bois à sa course est ouvert,
Vert.

Il entend venir sur ses traces
Races
De chiens dont vous seriez jaloux,
Loups ;

Piqueurs, ardentes haquenées,
Nées
De ces étalons aux longs crins
Craints.

Leurs flancs, que de blancs harnois ceignent,
Saignent
Des coups fréquents des éperons
Prompts.

Le cerf, que le son de la trompe
Trompe,
Se jette dans le bois épais...
Paix !

Hélas, en vain !... la meute cherche,
Cherche,
Et là tu retentis encor,
Cor !

Où fuir ? dans le lac ! Il s'y plonge,
Longe
Le bord où maint buisson rampant
Pend.

Ah ! dans les eaux du lac agreste
Reste !
Hélas ! pauvre cerf aux abois,
Bois !

Contre toi la fanfare ameute
Meute,

Et veneurs sonnant du hautbois...
Bois !

Les archers sournois qui t'attendent
Tendent
Leurs arcs dans l'épaisseur du bois !...
Bois !

Ils sont avides de carnage ;
Nage !
C'est ton seul espoir désormais.
Mais

L'essaim, que sa chair palpitante
Tente,
Après lui dans le lac profond
Fond.

Il sort. — Plus d'espoir qui te leurre !
L'heure
Vient où pour toi tout est fini.
Ni

Tes pieds vifs, ni saint Marc de Leyde,
L'aide
Du cerf qu'un chien, à demi mort,
Mord,

Ne te sauveront des morsures
Sûres
Des limiers ardents de courroux,
Roux.

Vois ces chiens qu'un serf bas et lâche
Lâche,
Vois les épieux à férir prêts,
Près !

Meurs donc ! la fanfare méchante
Chante
Ta chute au milieu des clameurs.
Meurs !

Et ce soir, sur les délectables
Tables,
Tu feras un excellent mets ;
Mais

On t'a vengé. — Fille d'Autriche
Triche
Quand l'hymen lui donne un barbon
Bon.

Or, sans son hôte le bon comte
Compte :
Il revient, quoique fatigué,
Gai.

Et, tandis que ton sang ruisselle,
Celle
Qu'épousa le comte Alexis
Six,

Sur le front ridé du burgrave
Grave,

Pauvre cerf, des rameaux aussi ;
Si

Qu'au burg vous rentrez à la brune,
Brune,
Après un jour si hasardeux,
Deux !

Janvier 1828.

LE VOILE

Avez-vous prié Dieu ce soir, Desdemona ?
SHAKESPEARE.

LA SŒUR

Qu'avez-vous, qu'avez-vous, mes frères ?
Vous baissez des fronts soucieux;
Comme des lampes funéraires,
Vos regards brillent dans vos yeux.
Vos ceintures sont déchirées ;
Déjà trois fois, hors de l'étui,
Sous vos doigts, à demi tirées,
Les lames des poignards ont lui.

LE FRÈRE AINÉ

N'avez-vous pas levé votre voile aujourd'hui ?

LA SŒUR

Je revenais du bain, mes frères,
Seigneurs, du bain je revenais,
Cachée aux regards téméraires
Des giaours et des albanais.
En passant près de la mosquée
Dans mon palanquin recouvert,
L'air de midi m'a suffoquée :
Mon voile un instant s'est ouvert.

(*Les Orientales.*)

LE SECOND FRÈRE

Un homme alors passait ? un homme en caftan vert ?

LA SŒUR

Oui... peut-être... mais son audace
N'a point vu mes traits dévoilés...
Mais vous vous parlez à voix basse,
A voix basse vous vous parlez.
Vous faut-il du sang ? Sur votre âme,
Mes frères, il n'a pu me voir.
Grâce ! tuerez-vous une femme,
Faible et nue en votre pouvoir ?

LE TROISIÈME FRÈRE

Le soleil était rouge à son coucher ce soir !

LA SŒUR

Grâce ! qu'ai-je fait ? Grâce ! grâce !
Dieu ! quatre poignards dans mon flanc !
Ah ! par vos genoux que j'embrasse...
O mon voile ! ô mon voile blanc !
Ne fuyez pas mes mains qui saignent,
Mes frères, soutenez mes pas !
Car sur mes regards qui s'éteignent
S'étend un voile de trépas.

LE QUATRIÈME FRÈRE

C'en est un que du moins tu ne lèveras pas !

1er septembre 1828.

UN CHANT DE FÊTE DE NÉRON

Nescio quid molle atque facetum.
HORACE.

Amis ! l'ennui nous tue, et le sage l'évite !
Venez tous admirer la fête où vous invite
Néron, césar, consul pour la troisième fois ;
Néron, maître du monde et dieu de l'harmonie,
Qui, sur le mode d'Ionie,
Chante, en s'accompagnant de la lyre à dix voix !

Que mon joyeux appel sur l'heure vous rassemble !
Jamais vous n'aurez eu tant de plaisirs ensemble,
Chez Pallas l'affranchi, chez le Grec Agénor ;
Ni dans ces gais festins, d'où s'exilait la gêne,
Où l'austère Sénèque, en louant Diogène,
Buvait le falerne dans l'or ;

Ni lorsque sur le Tibre, Aglaé, de Phalère,
Demi-nue, avec nous voguait dans sa galère,
Sous des tentes d'Asie aux brillantes couleurs ;
Ni quand, au son des luths, le préfet des bataves
Jetait aux lions vingt esclaves,
Dont on avait caché les chaînes sous des fleurs !

(*Odes et Ballades.*)

Venez. Rome à vos yeux va brûler, — Rome entière !
J'ai fait sur cette tour apporter ma litière
Pour contempler la flamme en bravant ses torrents.
Que sont les vains combats des tigres et de l'homme ?
Les sept monts aujourd'hui sont un grand cirque, où Rome
Lutte avec les feux dévorants.

C'est ainsi qu'il convient au maître de la terre
De charmer son ennui profond et solitaire !
Il doit lancer parfois la foudre, comme un dieu !
Mais, venez, la nuit tombe et la fête commence.
Déjà l'incendie, hydre immense,
Lève son aile sombre et ses langues de feu.

Voyez-vous ? voyez-vous ? sur sa proie enflammée,
Il déroule en courant ses replis de fumée ;
Il semble caresser ces murs qui vont périr ;
Dans ses embrassements les palais s'évaporent...
— Oh ! que n'ai-je aussi, moi, des baisers qui dévorent,
Des caresses qui font mourir !

Écoutez ces rumeurs, voyez ces vapeurs sombres,
Ces hommes dans les feux errant comme des ombres.
Ce silence de mort par degrés renaissant !
Les colonnes d'airain, les portes d'or s'écroulent !
Des fleuves de bronze qui roulent
Portent des flots de flamme au Tibre frémissant !

Tout périt ! jaspe, marbre, et porphyre, et statues.
Malgré leurs noms divins dans la cendre abattues.
Le fléau triomphant vole au gré de mes vœux,

Il va tout envahir dans sa course agrandie,
Et l'aquilon joyeux tourmente l'incendie,
Comme une tempête de feux.

Fier Capitole, adieu ! — Dans les feux qu'on excite,
L'aqueduc de Sylla semble un pont du Cocyte.
Néron le veut: ces tours, ces dômes tomberont.
Bien ! sur Rome, à la fois, partout, la flamme gronde!
— Rends-lui grâces, reine du monde,
Vois quel beau diadème il attache à ton front !

Enfant, on me disait que les voix sibyllines
Promettaient l'avenir aux murs des sept collines,
Qu'aux pieds de Rome, enfin, mourrait le temps dompté,
Que son astre immortel n'était qu'à son aurore... —
Mes amis ! dites-moi combien d'heures encore
Peut durer son éternité ?

Qu'un incendie est beau lorsque la nuit est noire !
Érostrate lui-même eût envié ma gloire.
D'un peuple à mes plaisirs qu'importent les douleurs ?
Il fuit; de toutes parts le brasier l'environne... —
Otez de mon front ma couronne,
Le feu qui brûle Rome en flétrirait les fleurs.

Quand le sang rejaillit sur vos robes de fête,
Amis, lavez la tache avec du vin de Crète ;
L'aspect du sang n'est doux qu'au regard des méchants.
Couvrons un jeu cruel de voluptés sublimes.
Malheur à qui se plaît au cri de ses victimes!
Il faut l'étouffer dans des chants.

Je punis cette Rome et je me venge d'elle!
Ne poursuit-elle pas d'un encens infidèle
Tour à tour Jupiter et ce Christ odieux?
Qu'enfin à leur niveau sa terreur me contemple!
Je veux avoir aussi mon temple,
Puisque ces vils romains n'ont point assez de dieux!

J'ai détruit Rome, afin de la fonder plus belle.
Mais que sa chute au moins brise la croix rebelle!
Plus de chrétiens! allez, exterminez-les tous!
Que Rome de ses maux punisse en eux les causes:
Exterminez!... — Esclave! apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux!

Mars 1825.

LA BLANCHE AMINTE

— Çà, dit-il, que t'en semble,
Écho ? si nous faisions une chanson ensemble ?

Sitôt qu'Aminte fut venue
Nue,
Devant le dey qui lui semblait
Laid,

Plus blanche qu'un bloc de Carrare
Rare,
Elle défit ses cheveux blonds
Longs.

Alors, ô tête de l'eunuque,
Nuque
Du bostangi, tu te courbas
Bas.

Le bassa, dont l'amour enflamme
L'âme,
A ses pieds laissa son mouchoir
Choir,

(*Toute la Lyre. La Fantaisie.*)

En disant : — Ne sois pas rebelle,
Belle,
Tes pieds blancs et tes blonds cheveux
Veux.

Or, c'était le bassa d'Épire,
Pire
Qu'un vrai moine et plus qu'un manchot
Chaud,

Faisant turques et circassiennes
Siennes,
Et pour soi seul en nourrissant
Cent.

Donc, à sa parole exigeante,
Gente
Aminte ne dit au vaurien
Rien.

Elle inclina son cou de cygne,
Signe
Qu'elle trouvait le vieux corbeau
Beau.

Quand ses femmes virent Aminte,
Mainte
Jalouse idée à plus de vingt
Vint.

Longtemps le sérail infidèle
D'elle

Parla, puis de ses cheveux blonds
Longs,

Les blanches qu'à Chypre on rencontre
Contre,
Et les noires de Visapour
Pour.

3 janvier 1827.

LE BEY OUTRAGÉ

Le vieux bey de la régence
Murmure en baissant le front :
Demain s'appelle vengeance
Quand hier s'appelle affront.

Lui qui creusa tant de fosses
Que, lorsqu'il passe, inclément,
Le ventre des femmes grosses
Tressaille lugubrement,

Il tient nu son cimeterre ;
Pâle, il bâille par instants ;
Puis il regarde la terre
Comme s'il disait : Attends.

Il rêve. On sent qu'il résiste
Comme le pin des forêts,
Et qu'il sera d'abord triste
Pour être terrible après.

Ses regards sont insondables ;
Son glaive dans ses yeux luit ;

(*La Légende des Siècles.*)

Ses paupières formidables,
Où passe un éclair de nuit,

Laissent, sans qu'il les essuie,
Tomber sur son yatagan
Ces larges gouttes de pluie
Qui précèdent l'ouragan.

LE PAS D'ARMES DU ROI JEAN

> Plus de six cents lances y furent brisées; on se battit à pied et à cheval, à la barrière, à coups d'épée et de pique, où partout les tenants et les assaillants ne firent rien qui ne répondît à la haute estime qu'ils s'étaient déjà acquise; ce qui fit éclater ces tournois doublement. Enfin, au dernier, un gentilhomme, nommé de Fontaines, beau-frère de Chandiou, grand prévôt des maréchaux, fut blessé à mort; et au second encore, Saint-Aubin, autre gentilhomme, fut tué d'un coup de lance.
>
> *Ancienne chronique.*

Çà, qu'on selle,
Écuyer,
Mon fidèle
Destrier.
Mon cœur ploie
Sous la joie,
Quand je broie
L'étrier.

Par saint Gille,
Viens-nous-en,
Mon agile

(*Odes et Ballades.*)

Alezan ;
Viens, écoute,
Par la route,
Voir la joute
Du roi Jean.

Qu'un gros carme
Chartrier
Ait pour arme
L'encrier ;
Qu'une fille,
Sous la grille,
S'égosille
A prier.

Nous qui sommes,
De par Dieu,
Gentilshommes
De haut lieu,
Il faut faire
Bruit sur terre,
Et la guerre
N'est qu'un jeu.

Ma vieille âme
Enrageait,
Car ma lame,
Que rongeait
Cette rouille
Qui la souille,
En quenouille
Se changeait.

Cette ville
Aux longs cris,
Qui profile
Son front gris,
Des toits frêles,
Cent tourelles,
Clochers grêles,
C'est Paris !

Quelle foule,
Par mon sceau !
Qui s'écoule
En ruisseau,
Et se rue,
Incongrue,
Par la rue
Saint-Marceau.

Notre-Dame !
Que c'est beau !
Sur mon âme
De corbeau,
Voudrais être
Clerc ou prêtre
Pour y mettre
Mon tombeau !

Les quadrilles,
Les chansons,
Mêlent filles
Et garçons.

Quelles fêtes !
Que de têtes
Sur les faîtes
Des maisons !

Un marouſle,
Mis à neuf,
Joue et souffle
Comme un bœuf
Une marche
De Luzarche
Sur chaque arche
Du Pont-Neuf.

Le vieux Louvre !
Large et lourd,
Il ne s'ouvre
Qu'au grand jour,
Emprisonne
La couronne,
Et bourdonne
Dans sa tour.

Los aux dames !
Au roi los !
Vois les flammes
Du champ clos
Où la foule,
Qui s'écroule,
Hurle et roule
A grands flots !

Sans attendre,
Çà, piquons !
L'œil bien tendre,
Attaquons
De nos selles
Les donzelles,
Roses, belles,
Aux balcons.

Saulx-Tavane,
Le ribaud
Se pavane,
Et Chabot
Qui ferraille,
Bossu, raille
Mons Fontraille
Le pied-bot.

Là-bas, Serge
Qui fit vœu
D'aller vierge
Au saint lieu ;
Là, Lothaire,
Duc sans terre ;
Sauveterre,
Diable et dieu.

Le vidame
De Conflans
Suit sa dame
A pas lents,

Et plus d'une
S"importune
De la brune
Aux bras blancs.

Là-haut brille,
Sur ce mur,
Yseult, fille
Au front pur ;
Là-bas, seules,
Force aïeules
Portant gueules
Sur azur.

Dans la lice,
Vois encor
Berthe, Alice,
Léonor,
Dame Irène,
Ta marraine,
Et la reine
Toute en or.

Dame Irène
Parle ainsi :
« Quoi ! la reine
Triste ici ! »
Son altesse
Dit : « Comtesse,
J'ai tristesse
Et souci. »

On commence
Le beffroi !
Coups de lance,
Cris d'effroi !
On se forge,
On s'égorge,
Par saint George !
Par le roi !

La cohue,
Flot de fer,
Frappe, hue,
Remplit l'air,
Et, profonde,
Tourne et gronde,
Comme une onde
Sur la mer.

Dans la plaine
Un éclair
Se promène
Vaste et clair ;
Quels mélanges !
Sang et franges !
Plaisirs d'anges !
Bruit d'enfer !

Sus, ma bête,
De façon
Que je fête
Ce grison !

Je te baille
Pour ripaille
Plus de paille,
Plus de son

Qu'un gros frère,
Gai, friand,
Ne peut faire,
Mendiant
Par les places
Où tu passes,
De grimaces
En priant!

Dans l'orage,
Lys courbé,
Un beau page
Est tombé.
Il se pâme,
Il rend l'âme ;
Il réclame
Un abbé.

La fanfare
Aux sons d'or,
Qui t'effare,
Sonne encor
Pour sa chute ;
Triste lutte
De la flûte
Et du cor !

Moines, vierges,
Porteront
De grands cierges
Sur son front;
Et, dans l'ombre
Du lieu sombre,
Deux yeux d'ombre
Pleureront.

Car madame
Isabeau
Suit son âme
Au tombeau.
Que d'alarmes !
Que de larmes !...
Un pas d'armes,
C'est très beau!

Çà, mon frère,
Viens, rentrons
Dans notre aire
De barons.
Va plus vite,
Car au gîte
Qui t'invite,
Trouverons,

Toi, l'avoine
Du matin,
Moi, le moine
Augustin,

Ce saint homme,
Suivant Rome,
Qui m'assomme
De latin,

Et rédige
En romain
Tout prodige
De ma main,
Qu'à ma charge
Il émarge
Sur un large
Parchemin.

Un vrai sire
Châtelain
Laisse écrire
Le vilain;
Sa main digne,
Quand il signe,
Égratigne
Le vélin.

Juin 1828.

CHANT DES SONGES

Hurrah ! hurrah !
Toutes les portes sont ouvertes,
Hurrah ! Smarra !
Pour nous qui sortons des eaux vertes
Et qui venons du hallier noir !

Les hommes agitent les glaives,
Le fouet, la chaîne, l'encensoir ;
Nous, nous courons le long des grèves
Et nous sommes les oiseaux rêves.

Hurrah ! Hurrah !
Toutes les portes sont ouvertes,
Hurrah ! Smarra !
Pour nous qui sortons des eaux vertes
Et qui venons du hallier noir !

Qu'on s'enferme ! qu'on se séquestre !
Fermez la ville ! et venez voir,
Nous sommes dans la salle équestre
Assis au fauteuil du bourgmestre !

(*Toute la Lyre. La Fantaisie.*)

Hurrah ! hurrah !
Toutes les portes sont ouvertes.
Hurrah ! Smarra !
Pour nous qui sortons des eaux vertes
Et qui venons du hallier noir !

Le sergent fait le pied de grue.
— Qui va là ? — Vieux, fais ton devoir.
Autour de sa tête bourrue
Nous tourbillonnons dans la rue.

Hurrah ! hurrah !
Toutes les portes sont ouvertes,
Hurrah ! Smarra !
Pour nous qui sortons des eaux vertes
Et qui venons du hallier noir !

La nuit sème ses perles d'ambre.
Fermez le bouge et le manoir
A double tour ! c'est en décembre.
Bon ! nous voilà dans votre chambre.

Hurrah ! hurrah !
Toutes les portes sont ouvertes,
Hurrah ! Smarra !
Pour nous qui sortons des eaux vertes
Et qui venons du hallier noir !

Blondes filles et vieillards chauves,
Fermez vos rideaux, c'est le soir,
Et maintenant, dans vos alcôves,
Regardez luire nos yeux fauves !

Hurrah ! hurrah !
Toutes les portes sont ouvertes,
Hurrah ! Smarra !
Pour nous qui sortons des eaux vertes
Et qui venons du hallier noir !

Fermez vos yeux, dormez, profanes ;
Soyez votre propre éteignoir.
Nos chauves-souris diaphanes
Battent de l'aile sous vos crânes !

Hurrah ! hurrah !
Toutes les portes sont ouvertes,
Hurrah ! Smarra !
Pour nous qui sortons des eaux vertes
Et qui venons du hallier noir !

Nous soufflons la cendre et les flammes.
L'amour, le deuil, la peur, l'espoir ;
Fermez vos cœurs, hommes et femmes.
Nous parlons dans l'ombre à vos âmes !

Hurrah ! hurrah !
Toutes les portes sont ouvertes,
Hurrah ! Smarra !
Pour nous qui sortons des eaux vertes
Et qui venons du hallier noir !

17 mars 1854.

LE FEU DU CIEL

La nuée éclate !
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre comme un gouffre,
Tombe en flots de soufre
Aux palais croulants,
Et jette, tremblante,
Sa lueur sanglante
Sur leurs frontons blancs !

Gomorrhe ! Sodome !
De quel brûlant dôme
Vos murs sont couverts !
L'ardente nuée
Sur vous s'est ruée,
O peuples pervers !
Et ses larges gueules
Sur vos têtes seules
Soufflent leurs éclairs !

Ce peuple s'éveille,
Qui dormait la veille

(*Les Orientales.*)

Sans penser à Dieu.
Les grands palais croulent;
Mille chars qui roulent
Heurtent leur essieu;
Et la foule accrue
Trouve en chaque rue
Un fleuve de feu.

Sur ces tours altières,
Colosses de pierres
Trop mal affermis,
Abondent dans l'ombre
Des mourants sans nombre
Encore endormis.
Sur des murs qui pendent
Ainsi se répandent
De noires fourmis.

Se peut-il qu'on fuie
Sous l'horrible pluie ?
Tout périt, hélas !
Le feu qui foudroie
Bat les ponts qu'il broie,
Crève les toits plats,
Roule, tombe, et brise
Sur la dalle grise
Ses rouges éclats.

Sous chaque étincelle
Grossit et ruisselle
Le feu souverain.

Vermeil et limpide,
Il court plus rapide
Qu'un cheval sans frein ;
Et l'idole infâme,
Croulant dans la flamme,
Tord ses bras d'airain.

Il gronde, il ondule,
Du peuple incrédule
Bat les tours d'argent ;
Son flot vert et rose,
Que le soufre arrose,
Fait, en les rongeant,
Luire les murailles
Comme les écailles
D'un lézard changeant.

Il fond comme cire
Agate, porphyre,
Pierres du tombeau,
Ploie, ainsi qu'un arbre,
Le géant de marbre
Qu'ils nommaient Nabo;
Et chaque colonne
Brûle et tourbillonne
Comme un grand flambeau.

En vain quelques mages
Portent les images
Des dieux du haut lieu ;
En vain leur roi penche

Sa tunique blanche
Sur le soufre bleu :
Le flot qu'il contemple
Emporte leur temple
Dans ses plis de feu !

Plus loin il charrie
Un palais, où crie
Un peuple à l'étroit ;
L'onde incendiaire
Mord l'îlot de pierre
Qui fume et décroît,
Flotte à sa surface,
Puis fond et s'efface
Comme un glaçon froid.

Le grand prêtre arrive
Sur l'ardente rive
D'où le reste a fui.
Soudain sa tiare
Prend feu comme un phare,
Et pâle, ébloui,
Sa main qui l'arrache
A son front s'attache,
Et brûle avec lui.

Le peuple, hommes, femmes,
Court... Partout les flammes
Aveuglent ses yeux ;
Des deux villes mortes
Assiégeant les portes

A flots furieux,
La foule maudite
Croit voir, interdite,
L'enfer dans les cieux!

Octobre 1828.

CHANSON D'ELESPURU

Oyez ceci, bonnes âmes !
J'ai voyagé dans l'enfer.
Moloch, Sadoch, Lucifer
Allaient me jeter aux flammes
Avec leurs fourches de fer.

Déjà prenait feu mon linge ;
Mon pourpoint était roussi ;
Mais par bonheur, Dieu merci,
Satan me prit pour un singe,
Et me lâcha : — Me voici !

(*Cromwell.*)

LA FÉE ET LA PÉRI

LA PÉRI

Où vas-tu donc, jeune âme ?... Écoute !
Mon palais pour toi veut s'ouvrir.
Suis-moi, des cieux quitte la route.
Hélas ! tu t'y perdrais sans doute,
Nouveau-né, qui viens de mourir !

Tu pourras jouer à toute heure
Dans mes beaux jardins aux fruits d'or ;
Et de ma riante demeure
Tu verras ta mère qui pleure
Près de ton berceau, tiède encor.

Des Péris je suis la plus belle :
Mes sœurs règnent où naît le jour ;
Je brille en leur troupe immortelle,
Comme entre les fleurs brille celle
Que l'on cueille en rêvant d'amour.

Mon front porte un turban de soie ;
Mes bras de rubis sont couverts ;

(*Odes et Ballades.*)

Quand mon vol ardent se déploie,
L'aile de pourpre qui tournoie
Roule trois yeux de flamme ouverts.
Plus blanc qu'une lointaine voile,
Mon corps n'en a point la pâleur;
En quelque lieu qu'il se dévoile,
Il l'éclaire comme une étoile,
Il l'embaume comme une fleur!

LA FÉE

Viens, bel enfant! Je suis la Fée.
Je règne aux bords où le soleil
Au sein de l'onde réchauffée
Se plonge éclatant et vermeil.
Les peuples d'occident m'adorent.
Les vapeurs de leur ciel se dorent,
Lorsque je passe en les touchant;
Reine des ombres léthargiques,
Je bâtis mes palais magiques
Dans les nuages du couchant.

Mon aile bleue est diaphane;
L'essaim des sylphes enchantés
Croit voir sur mon dos, quand je plane,
Frémir deux rayons argentés.
Ma main luit rose et transparente;
Mon souffle est la brise odorante
Qui, le soir, erre dans les champs;
Ma chevelure est radieuse,
Et ma bouche mélodieuse
Mêle un sourire à tous ses chants.

J'ai des grottes de coquillages ;
J'ai des tentes de rameaux verts ;
C'est moi que bercent les feuillages,
Moi que berce le flot des mers.
Si tu me suis, ombre ingénue, '
Je puis t'apprendre où va la nue,
Te montrer d'où viennent les eaux ;
Viens, sois ma compagne nouvelle,
Si tu veux que je te révèle
Ce que dit la voix des oiseaux.

CHANSON DU BOL DE PUNCH

Je suis la flamme bleue.
J'habite la banlieue,
Le vallon, le coteau ;
Sous l'if et le mélèze,
J'erre au Père-Lachaise,
J'erre au Campo-Santo.

L'eau brille au crépuscule ;
Le passant sur sa muie
Fait un signe de croix ;
Son chien baisse la queue ;
Je suis la flamme bleue
Qui danse au fond des bois.

La nuit étend son aile ;
De Profundis se mêle
A Traderidera ;
Les morts ouvrent leur bière.
Spectres, au cimetière !
Masques, à l'Opéra !

(*Toute la Lyre. La Fantaisie.*)

Garçon, du punch ! j'arrive !
Je suis le bleu convive,
L'esprit des lacs blafards,
Le nain des joncs moroses ;
Je viens baiser les roseś
Après les nénuphars.

Buvez, fils et donzelles !
D'autres ont été belles,
D'autres ont été beaux ;
Riez, joyeuses troupes !
Pour danser sur vos coupes
Je sors de leurs tombeaux.

Monte à ta chambre, apporte
Ton charbon, clos ta porte,
Allume ; c'est le soir.
Regarde dans ton bouge,
Comme un masque à l'œil rouge,
Flamber ton réchaud noir.

D'autres boivent dans l'ombre,
Toi, tu meurs ; ton œil sombre
S'éteint, ton front pâlit ;
Je suis là, je t'éclaire,
Et j'ai quitté leur verre
Pour danser sur ton lit.

A TRILBY

LE LUTIN D'ARGAIL

A vous, ombre légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement esbranlez ;

J'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraischement escloses,
Et ces œillets aussi!

Vieille chanson.

C'est toi, lutin ! — Qui t'amène ?
Sur ce rayon du couchant
Es-tu venu ? Ton haleine
Me caresse en me touchant !
A mes yeux tu te révèles,
Tu m'inondes d'étincelles !
Et tes frémissantes ailes
Ont un bruit doux comme un chant.

Ta voix, de soupirs mêlée,
M'apporte un accent connu.
Dans ma cellule isolée,

(*Odes et Ballades.*)

Beau Trilby, sois bienvenu !
Ma demeure hospitalière
N'a point d'humble batelière
Dont ta bouche familière
Baise le sein demi-nu.

Viens-tu, dans l'âtre perfide,
Chercher mon Follet qui fuit,
Et ma Fée, et ma Sylphide,
Qui me visitent sans bruit,
Et m'apportent, empressées,
Sur leurs ailes nuancées,
Le jour de douces pensées,
Et de doux rêves la nuit ?

Viens-tu pas voir mes Ondines
Ceintes d'algue et de glaïeul ?
Mes Nains, dont les voix badines
N'osent parler qu'à moi seul ?
Viens-tu réveiller mes Gnomes,
Poursuivre en l'air les atomes,
Et lutiner mes Fantômes
En jouant dans leur linceul ?

Hélas ! fuis !... Ces lieux que j'aime
N'ont plus ces hôtes chéris !
Des cruels à l'anathème
Ont livré tous mes Esprits !
Mon Ondine est étouffée ;
Et, comme un double trophée,
Leurs mains ont cloué ma Fée
Près de ma Chauve-Souris !

Mes Spectres, mes Nains si frêles,
Quand leur courroux gronde encor,
N'osent plus sur les tourelles
S'appeler au son du cor;
Ma cour magique, en alarmes,
A fui leurs pesantes armes;
Ils ont de mon Sylphe en larmes
Arraché les ailes d'or !

Toi-même, crains leur tonnerre,
Crains un combat inégal,
Plus que la voix centenaire
Qui jadis vengea Dougal,
Dont la cabane fumeuse
Voit, durant la nuit brumeuse,
Sur une roche écumeuse,
S'asseoir l'ombre de Fingal !

Celui qui de ta montagne
T'a rapporté dans nos champs,
Eut comme toi pour compagne
L'Espérance aux vœux touchants.
Longtemps la France, sa mère,
Vit fuir sa jeunesse amère
Dans l'exil, où, comme Homère,
Il n'emportait que ses chants.

A la fois triste et sublime,
Grave en son vol gracieux,
Le poëte aime l'abîme
Où fuit l'aigle audacieux,

Le parfum des fleurs mourantes,
L'or des comètes errantes,
Et les cloches murmurantes
Qui se plaignent dans les cieux.

Il aime un désert sauvage
Où rien ne borne ses pas ;
Son cœur, pour fuir l'esclavage,
Vit plus loin que le trépas.
Quand l'opprimé le réclame,
Des peuples il devient l'âme ;
Il est pour eux une flamme
Que le tyran n'éteint pas.

Tel est Nodier, le poëte !
Va, dis à ce noble ami
Que ma tendresse inquiète
De tes périls a frémi ;
Dis-lui bien qu'il te surveille ;
De tes yeux charme sa veille,
Enfant ! Et lorsqu'il sommeille,
Dors sur son front endormi !

N'erre pas à l'aventure !
Car on en veut aux Trilbys !
Crains les maux et la torture
Que mon doux Sylphe a subis.
S'ils te prenaient, quelle gloire !
Ils souilleraient d'encre noire,
Hélas ! ton manteau de moire,
Ton aigrette de rubis !

Ou, pour danser avec Faune,
Contraignant tes pas tremblants,
Leurs Satyres au pied jaune,
Leurs vieux Sylvains pétulants
Joindraient tes mains enchaînées
Aux vieilles mains décharnées
De leurs Naïades fanées,
Mortes depuis deux mille ans !

Avril 1825.

LES DJINNS

E como i gru van cantando lor lai,
Facendo in aer di se lunga riga;
Cosi vid' io venir traendo guai
Ombre portate d'alla detta briga.

DANTE.

Et comme les grues qui font dans l'air de longues files vont chantant leur plainte, ainsi je vis venir traînant des gémissements les ombres emportées par cette tempête.

Murs, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
Natt un bruit :
C'est l'haleine
De la nuit.

(*Les Orientales.*)

Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop :
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche ;
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit,
Comme un bruit de foule
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns !... — Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! Hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner ses gonds !

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle, penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !

Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! — Leur cohorte
S'envole et luit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor.
Ainsi, des arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or !

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute : —
Tout fuit,
Tout passe;
L'espace
Efface
Le bruit.

28 août 1828.

CHANSONS DIVERSES

CHANSON DE GRAND-PÈRE

Dansez, les petites filles,
Toutes en rond.
En vous voyant si gentilles,
Les bois riront.

Dansez, les petites reines,
Toutes en rond.
Les amoureux sous les frênes
S'embrasseront.

Dansez, les petites folles,
Toutes en rond.
Les bouquins dans les écoles
Bougonneront.

Dansez, les petites belles,
Toutes en rond.
Les oiseaux avec leurs ailes
Applaudiront.

Dansez, les petites fées,
Toutes en rond.
Dansez, de bleuets coiffées,
L'aurore au front.

(*L'Art d'être Grand-Père.*)

Dansez, les petites femmes,
Toutes en rond.
Les messieurs diront aux dames
Ce qu'ils voudront.

A UN RAT

O rat de là-haut, tu grignotes
Dans le grenier, ton oasis,
Les Pontmartins et les Nonottes
Moisis.

Tu vas, flairant de tes moustaches
Ces vieux volumes qu'ont ornés
De tant d'inexprimables taches
Les nez.

Rat, tu soupes et tu déjeunes
Avec des romans refroidis,
Des vers morts, et des quatrains jeunes
Jadis.

O rat, tu ronges et tu songes!
Tu mâches dans ton galetas
Les vieux dogmes et les vieux songes
En tas.

C'est pour toi, qui gaîment les fêtes,
Qu'écrivent les bons Patouillets ;

(*Toute la Lyre. La Fantaisie.*)

C'est pour toi que les gens sont bêtes
Et laids.

Rat, c'est pour toi qui les dissèques
Que les sonnets et les sermons
Disent dans les bibliothèques :
Dormons !

Pour toi, croulent les noms postiches ;
Tout à bien pourrir réussit ;
La rime au bout des hémistiches
Rancit.

C'est pour toi qu'en ruine tombe
L'amas difforme des grimauds ;
C'est pour toi que grouille la tombe
Des mots.

C'est pour toi, rat, dans ta mansarde,
Que Garasse se fait vieillot ;
Et c'est pour toi que se lézarde
Veuillot.

La postérité, peu sensible,
Traite ainsi l'œuvre des pédants :
La nuit dessus ; toi, rat paisible,
Dedans.

Le public incivil se sauve
Devant ces bouquins d'aujourd'hui
Où gît, comme au fond d'une alcôve,
L'ennui ;

Toi, tu n'as point de ces faiblesses.
On reconnaît, ô rat poli,
Au coup de dent que tu lui laisses
L'oubli.

***

C'est égal, je te plains ; contemple
Là-bas, sous les cieux empourprés,
Le lapin dans l'immense temple
Des prés.

Il va, vient, boit l'encens, s'enivre
De rayons, de vie et d'azur,
Pendant que tu mords dans un livre
Trop mûr.

L'aurore est encore en chemise,
Que lui, debout, il se nourrit ;
Sa nappe verte est toujours mise ;
Il rit,

Il est le roi de la clairière ;
Il contemple, point soucieux,
Tranquille, assis sur son derrière,
Les cieux.

Il fait toutes sortes de mines
A la prairie, à l'aube en feu,
Aux corolles, aux étamines,
A Dieu.

Télégraphe de l'herbe fraîche,
Ses deux pattes à chaque instant
Jettent au ciel cette dépêche :
Content!

En plein serpolet il patauge.
Vois, il est vorace et railleur.
Compare : il broute, lui, la sauge
En fleur,

L'anis, le parfum, la rosée,
Le trèfle, la menthe et le thym ;
Toi, l'*Ermite de la Chaussée*
D'Antin.

1859.

CHANSON DE GAVROCHE

L'oiseau médit dans les charmilles,
Et prétend qu'hier Atala
Avec un Russe s'en alla.
Où vont les belles filles,
Lon la.

Mon ami Pierrot, tu babilles
Parce que l'autre jour Mila
Cogna sa vitre et m'appela.
Où vont les belles filles,
Lon la.

Les drôlesses sont fort gentilles;
Leur poison qui m'ensorcela
Griserait monsieur Orfila.
Où vont les belles filles,
Lon la.

J'aime l'amour et ses bisbilles,
J'aime Agnès, j'aime Paméla,
Lise en m'allumant se brûla.
Où vont les belles filles,
Lon la.

(*Les Misérables.*)

Jadis, quand je vis les mantilles
De Suzette et de Zéila,
Mon âme à leurs plis se mêla.
Où vont les belles filles,
Lon la.

Amour, quand dans l'ombre où tu brilles,
Tu coiffes de roses Lola,
Je me damnerais pour cela.
Où vont les belles filles,
Lon la.

Jeanne, à ton miroir tu t'habilles!
Mon cœur un beau jour s'envola.
Je crois que c'est Jeanne qui l'a.
Où vont les belles filles,
Lon la.

Le soir, en sortant des quadrilles,
Je montre aux étoiles Stella,
Et je leur dis : Regardez-la.
Où vont les belles filles,
Lon la.

Mais il reste encor des bastilles,
Et je vais mettre le holà
Dans l'ordre public que voilà.
Où vont les belles filles,
Lon la.

Quelqu'un veut-il jouer aux quilles?
Tout l'ancien monde s'écroula

Quand la grosse boule roula.
Où vont les belles filles,
Lon la.

Vieux bon peuple, à coups de béquilles,
Cassons ce Louvre où s'étala
La monarchie en falbala.
Où vont les belles filles,
Lon la.

Nous en avons forcé les grilles,
Le roi Charles-Dix ce jour-là
Tenait mal et se décolla.
Où vont les belles filles,
Lon la.

SARA LA BAIGNEUSE

Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres.
Des feuilles sur son front faisaient flotter les ombres.

ALFRED DE VIGNY.

Sara, belle d'indolence,
Se balance,
Dans un hamac, au-dessus
Du bassin d'une fontaine
Toute pleine
D'eau puisée à l'Ilissus ;

Et la frêle escarpolette
Se reflète
Dans le transparent miroir,
Avec la baigneuse blanche
Qui se penche,
Qui se penche pour se voir.

Chaque fois que la nacelle,
Qui chancelle,
Passe à fleur d'eau dans son vol,
On voit sur l'eau qui s'agite
Sortir vite
Son beau pied et son beau col.

(*Les Orientales.*)

Elle bat d'un pied timide
L'onde humide
Où tremble un mouvant tableau ;
L'eau rougit ce pied d'albâtre ;
La folâtre
Rit de la fraîcheur de l'eau.

Reste ici caché, demeure !
Dans une heure,
D'un œil ardent tu verras
Sortir du bain l'ingénue,
Toute nue,
Croisant ses mains sur ses bras.

Car c'est un astre qui brille
Qu'une fille
Qui sort d'un bain au flot clair,
Cherche s'il ne vient personne,
Et frissonne,
Toute mouillée au grand air.

Elle est là, sous la feuillée,
Éveillée
Au moindre bruit de malheur ;
Et rouge, pour une mouche
Qui la touche,
Comme une grenade en fleur.

On voit tout ce que dérobe
Voile ou robe ;
Dans ses yeux d'azur en feu,

Son regard que rien ne voile
Est l'étoile
Qui brille au fond d'un ciel bleu.

L'eau sur son corps qu'elle essuie
Roule en pluie,
Comme sur un peuplier ;
Comme si, gouttes à gouttes,
Tombaient toutes
Les perles de son collier.

Mais Sara la nonchalante
Est bien lente
A finir ses doux ébats ;
Toujours elle se balance
En silence,
Et va murmurant tout bas :

« Oh ! si j'étais capitane,
Ou sultane,
Je prendrais des bains ambrés,
Dans un bain de marbre jaune,
Près d'un trône,
Entre deux griffons dorés !

« J'aurais le hamac de soie
Qui se ploie
Sous le corps prêt à pâmer ;
J'aurais la molle ottomane
Dont émane
Un parfum qui fait aimer.

« Je pourrais folâtrer nue,
Sous la nue,
Dans le ruisseau du jardin,
Sans crainte de voir dans l'ombre
Du bois sombre
Deux yeux s'allumer soudain.

« Il faudrait risquer sa tête
Inquiète,
Et tout braver pour me voir,
Le sabre nu de l'heiduque,
Et l'eunuque
Aux dents blanches, au front noir !

« Puis, je pourrais, sans qu'on presse
Ma paresse,
Laisser avec mes habits
Traîner sur les larges dalles
Mes sandales
De drap brodé de rubis. »

Ainsi se parle en princesse,
Et sans cesse
Se balance avec amour
La jeune fille rieuse,
Oublieuse
Des promptes ailes du jour.

L'eau, du pied de la baigneuse
Peu soigneuse,
Rejaillit sur le gazon,

Sur sa chemise plissée,
Balancée
Aux branches d'un vert buisson.

Et cependant des campagnes
Ses compagnes
Prennent toutes le chemin.
Voici leur troupe frivole
Qui s'envole
En se tenant par la main.

Chacune, en chantant comme elle,
Passe, et mêle
Ce reproche à sa chanson :
— Oh ! la paresseuse fille
Qui s'habille
Si tard un jour de moisson !

Juillet 1828.

CHANSON D'ELESPURU

Vous à qui l'enfer en masse
Fait chaque nuit la grimace,
Sorciers d'Angus et d'Errol ;
Vous qui savez le grimoire,
Et n'avez dans l'ombre noire
Qu'un hibou pour rossignol ;
Ondins qui, sous vos cascades,
Vous passez de parasol ;
Sylphes dont les cavalcades,
Bravant monts et barricades,
En deux sauts vont des Orcades
A la flèche de Saint-Paul ;
Chasseurs damnés du Tyrol,
Dont la meute aventurière
Bat sans cesse la clairière ;
Clercs d'Argant ; archers de Roll ;
Pendus séchés au licol
Qui ranimez vos poussières
Sous les baisers des sorcières ;
Caliban, Macduff, Pistol ;

(*Cromwell.*)

Zingaris, troupe effroyable
Que suit le meurtre et le vol ;
Dites, — quel est le plus diable,
Du vieux Nick ou du vieux Noll ? —
Sait-on qui Satan préfère
Des serpents dont il est père ?
C'est l'aspic à la vipère,
Le basilic à l'aspic,
Le vieux Nick au basilic,
Et le vieux Noll au vieux Nick.
Le vieux Nick est son œil gauche,
Le vieux Noll est son œil droit ;
Le vieux Nick est bien adroit,
Mais le vieux Noll n'est pas gauche ;
Et Belzébuth dans son vol
Va du vieux Nick au vieux Noll.
Quand le noir couple chevauche,
A leur suite la Mort fauche ;
L'enfer fournit le relai ;
Et chacun d'eux sans délai
A sa monture s'attache,
Nick sur un manche à balai,
Noll sur le bois d'une hache.
Pour finir ce virelai,
Avant qu'il se fasse ermite,
Puissé-je, pour son mérite,
Voir emporter en public
Le vieux Noll par le vieux Nick !
Ou voir entrer au plus vite,
Pour lui tordre enfin le col,
Le vieux Nick chez le vieux Noll !

Les bouffons applaudissent avec des éclats de rire et répètent en chœur.

Puissions-nous voir entrer vite,
Pour lui bien tordre le col,
Le vieux Nick chez le vieux Noll !

BERCEUSE DE FANTINE

Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

La vierge Marie auprès de mon poèle
Est venue hier en manteau brodé,
Et m'a dit : — Voici, caché sous mon voile,
Le petit qu'un jour tu m'as demandé. —
Courez à la ville, ayez de la toile,
Achetez du fil, achetez un dé.

Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.

Bonne sainte Vierge, auprès de mon poèle
J'ai mis un berceau de rubans orné ;
Dieu me donnerait sa plus belle étoile,
J'aime mieux l'enfant que tu m'as donné.
— Madame, que faire avec cette toile?
— Faites un trousseau pour mon nouveau-né.

(*Les Misérables.*)

Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

Lavez cette toile. — Où ? — Dans la rivière.
Faites-en, sans rien gâter ni salir,
Une belle jupe avec sa brassière
Que je veux broder et de fleurs emplir.
— L'enfant n'est plus là, madame, qu'en faire ?
— Faites-en un drap pour m'ensevelir.

Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

LA PRINCESSE DE JOINVILLE

CHANSON

Le prince de Joinville
En mer s'en est allé.
Sa femme sur la ville
Jette un œil désolé.
Le prince de Joinville
En mer s'en est allé.

Oh ! dit-elle,
Hirondelle,
Qui t'en vas au pays, à mon pays chéri !
Tu diras à ma sœur, tu diras à ma tante,
Que dans ce pays-ci je ne suis pas contente,
Je n'ai plus mon soleil, je n'ai pas mon mari.

Le prince de Joinville
En mer s'en est allé.
Sa femme sur la ville
Jette un œil désolé.
Le prince de Joinville
En mer s'en est allé.

(*Toute la Lyre. L'Amour.*)

Oh! dit-elle,
Hirondelle,
Tu diras que les bois sont morts et dépouillés,
Que Joinville aime trop la Méditerranée ;
Je l'attends, je suis seule, il pleut toute l'année,
Et les murs des maisons sont toujours tout mouillés.

Le prince de Joinville
En mer s'en est allé.
Sa femme sur la ville
Jette un œil désolé.
Le prince de Joinville
En mer s'en est allé.

Oh! dit-elle,
Hirondelle,
Tu diras que j'ai froid, que les étés sont courts,
Que Paris est tout noir, et puis mille autres choses.
Le premier mai, ma sœur, au lieu de voir des roses,
Je vois des gens très laids qui font de longs discours.

Le prince de Joinville
En mer s'en est allé.
Sa femme sur la ville
Jette un œil désolé.
Le prince de Joinville
En mer s'en est allé.

1er mai 1847.

LE TROUBLE-FÊTE

Les belles filles sont en fuite
Et ne savent où se cacher.
Brune et blonde, grande et petite,
Elles dansaient près du clocher ;

Une chantait, pour la cadence ;
Les garçons aux fraîches couleurs
Accouraient au bruit de la danse.
Mettant à leurs chapeaux des fleurs ;

En revenant de la fontaine,
Elles dansaient près du clocher.
« J'aime Toinon », disait le chêne ;
« Moi, Suzon », disait le rocher.

Mais l'homme noir du clocher sombre
Leur a crié : — Laides, fuyez ! —
Et son souffle brusque a dans l'ombre
Éparpillé ces petits pieds.

Toute la danse s'est enfuie,
Les yeux noirs avec les yeux bleus,

(*L'Art d'être Grand-Père.*)

Comme s'envole sous la pluie
Une troupe d'oiseaux frileux.

Et cette déroute a fait taire
Les grands arbres tout soucieux,
Car les filles dansant sur terre
Font chanter les nids dans les cieux.

— Qu'a donc l'homme noir ? disent-elles. —
Plus de chants ; car le noir témoin
A fait bien loin enfuir les belles,
Et les chansons encor plus loin.

— Qu'a donc l'homme noir ? — Je l'ignore,
Répond le moineau, gai bandit ;
Elles pleurent comme l'aurore ;
Mais un myosotis leur dit :

— Je vais vous expliquer ces choses :
Vous n'avez point pour lui d'appas ;
Les papillons aiment les roses,
Les hiboux ne les aiment pas. —

CHANSON DE PHŒBUS

CHŒUR

Sois propice et salutaire,
Notre-Dame de Saint-Lô,
Au soudard qui sur la terre
N'a de haine que pour l'eau !

PHŒBUS

Donne au brave,
En tous lieux,
Bonne cave
Et beaux yeux !
L'heureux drille !
Fais qu'il pille
Jeune fille
Et vin vieux !

Qu'une belle
Au cœur froid
Soit rebelle,
— On en voit, —
Il plaisante
La méchante,

(*La Esméralda.*)

Puis il chante,
Puis il boit !

Le jour passe :
Ivre ou non,
Il embrasse
Sa Toinon,
Et, farouche,
Il se couche
Sur la bouche
D'un canon.

Et son âme,
Qui souvent
D'une femme
Va rêvant,
Est contente
Quand la tente
Palpitante
Tremble au vent.

CHŒUR

Sois propice et salutaire,
Notre-Dame de Saint-Lô,
Au soudard qui sur la terre
N'a de haine que pour l'eau !

L'AURORE S'ALLUME

O terre! ô merveilles
Dont l'éclat joyeux
Emplit nos oreilles,
Éblouit nos yeux!
Bords où meurt la vague!
Bois qu'un souffle élague!
De l'horizon vague
Plis mystérieux!

Azur dont se voile
L'eau du gouffre amer,
Quand, laissant ma voile
Fuir au gré de l'air,
Penché sur la lame,
J'écoute avec l'âme
Cet épithalame
Que chante la mer!

Azur non moins tendre
Du ciel qui sourit,
Quand, tâchant d'entendre
Ce que dit l'esprit,

(*Les Chants du Crépuscule.*)

Je cherche, ô nature,
La parole obscure
Que le vent murmure,
Que l'étoile écrit !

Création pure !
Être universel !
Océan, ceinture
De tout sous le ciel !
Astres que fait naître
Le souffle du maître !
Fleurs où Dieu peut-être
Cueille quelque miel !

O champs ! ô feuillages !
Monde fraternel !
Clocher des villages
Humble et solennel !
Mont qui portes l'aire !
Aube fraîche et claire,
Sourire éphémère
De l'astre éternel !

N'êtes-vous qu'un livre
Sans fin ni milieu,
Où chacun pour vivre
Cherche à lire un peu?
Phrase si profonde
Qu'en vain on la sonde !
L'œil y voit un monde,
L'âme y trouve un Dieu !

Beau livre qu'achèvent
Les cœurs ingénus;
Où les penseurs rêvent
Des sens inconnus;
Où ceux que Dieu charge
D'un front vaste et large
Écrivent en marge :
Nous sommes venus !

Saint livre où la voile
Qui flotte en tous lieux,
Saint livre où l'étoile
Qui rayonne aux yeux,
Ne trace, ô mystère !
Qu'un nom solitaire,
Qu'un nom sur la terre,
Qu'un nom dans les cieux !

Livre salutaire
Où le cœur s'emplit !
Où tout sage austère
Travaille et pâlit !
Dont le sens rebelle
Parfois se révèle !
Pythagore épelle,
Et Moïse lit !

Décembre 1834.

CHANSON DE TRICK

Siècle bizarre !
Job et Lazare
D'or sont cousus;
Lacédémone
Y fait l'aumône
Au roi Crésus.
Époque étrange !
Rare mélange !
Le diable et l'ange,
Le noir, le blanc ;
Des damoiselles
Qui sont pucelles,
Ou font semblant;
Beautés faciles,
Maris dociles,
Sots mannequins,
Dont leurs Lucrèces,
Fort peu tigresses,
Font des Vulcains;
Des Démocrites
Bien hypocrites ;
Des rois plaisants ;

(*Cromwell.*)

Des Héraclites
Hétéroclites ;
Des fous pensants ;
Des pertuisanes
Pour arguments ;
Tendres amants
Prenant tisanes ;
Des loups, des ânes,
Des vers luisants ;
Des courtisanes,
Des courtisans;
Femmes aimées ;
Bourreaux bénins ;
Douces nonnains
Mal enfermées ;
Chefs sans armées ;
Clercs mécréants ;
Titans pygmées,
Et nains géants !
Voilà mon âge.
Rien ne surnage
Dans ce chaos
Que les fléaux.
De mal en pire
Va notre empire;
Nos grands Césars
Sont des lézards ;
Nos bons cyclopes
Sont tous myopes ;
Nos fiers Brutus
Sont des Plutus ;
Tous nos Orphées

Sont des Morphées ;
Notre Jupin
Est un Scapin.
Temps ridicules,
Risibles jours,
Dont les Hercules
Filent toujours !
Ici l'un grimpe,
L'autre s'abat,
Et notre Olympe
N'est qu'un sabbat !

CHOSES DU SOIR

Le brouillard est froid, la bruyère est grise;
Les troupeaux de bœufs vont aux abreuvoirs
La lune, sortant des nuages noirs,
Semble une clarté qui vient par surprise.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Le voyageur marche, et la lande est brune;
Une ombre est derrière, une ombre est devant;
Blancheur au couchant, lueur au levant;
Ici crepuscule, et là clair de lune.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

La sorcière assise allonge sa lippe;
L'araignée accroche au toit son filet;
Le lutin reluit dans le feu follet
Comme un pistil d'or dans une tulipe.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

(*L'Art d'être Grand-Père.*)

On voit sur la mer des chasse-marées ;
Le naufrage guette un mât frissonnant ;
Le vent dit : Demain ! l'eau dit : Maintenant !
Les voix qu'on entend sont désespérées.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Le coche qui va d'Avranche à Fougère
Fait claquer son fouet comme un vif éclair;
Voici le moment où flottent dans l'air
Tous ces bruits confus que l'ombre exagère.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Dans les bois profonds brillent des flambées ;
Un vieux cimetière est sur un sommet ;
Où Dieu trouve-t-il tout ce noir qu'il met
Dans les cœurs brisés et les nuits tombées ?

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Des flaques d'argent tremblent sur les sables;
L'orfraie est au bord des talus crayeux ;
Le pâtre, à travers le vent, suit des yeux
Le vol monstrueux et vague des diables.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Un panache gris sort des cheminées ;
Le bûcheron passe avec son fardeau ;
On entend, parmi le bruit des cours d'eau,
Des frémissements de branches traînées.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

La faim fait rêver les grands loups moroses ;
La rivière court, le nuage fuit ;
Derrière la vitre où la lampe luit,
Les petits enfants ont des têtes roses.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
Maître Yvon soufflait dans son biniou.

AUTRE CHANSON DE GAVROCHE

On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire ;
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire ;
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire ;
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau.

(*Les Misérables.*)

*

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.
SAINTE-BEUVE.

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par moments
Le sable des grèves
Plein de diamants,
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchante!
Il voit des ruisseaux;
Une voix qui chante

(*Les Feuilles d'automne.*)

Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles;
Son père est près d'elles;
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor;
Des lys et des roses
Plein le corridor;
Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or!

Enfant, rêve encore!
Dors, ô mes amours!
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte
Tu vas, que t'importe?
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours!

Sans soin, sans étude,
Tu dors en chemin;
Et l'inquiétude
A la froide main,
De son ongle aride,
Sur ton front candide
Qui n'a point de ride,
N'écrit pas : Demain!

Il dort, innocence !
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent
Et dit : Gabriel !
Mais l'ange le touche,
Et berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel !

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient oppresser ;
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

10 novembre 1831.

*

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,
Parce qu'on les hait ;
Et que rien n'exauce et que tout châtie
Leur morne souhait ;

Parce qu'elles sont maudites, chétives,
Noirs êtres rampants ;
Parce qu'elles sont les tristes captives
De leur guet-apens ;

Parce qu'elles sont prises dans leur œuvre ;
O sort ! fatals nœuds !
Parce que l'ortie est une couleuvre,
L'araignée un gueux ;

Parce qu'elles ont l'ombre des abîmes,
Parce qu'on les fuit,
Parce qu'elles sont toutes deux victimes
De la sombre nuit.

Passants, faites grâce à la plante obscure,
Au pauvre animal.
Plaignez la laideur, plaignez la piqûre,
Oh ! plaignez le mal !

(*Les Contemplations.*)

Il n'est rien qui n'ait sa mélancolie ;
Tout veut un baiser.
Dans leur fauve horreur, pour peu qu'on oublie
De les écraser,

Pour peu qu'on leur jette un œil moins superbe,
Tout bas, loin du jour,
La vilaine bête et la mauvaise herbe
Murmurent : Amour !

Juillet 1842.

CHANSON DE KIELBO

Ho ha ha ho ! pensive,
On vogue ; ho, ha, ha, ho !
A la dérive,
Au fil de l'eau.

Veux-tu que je te suive ?
Dit-elle à Paolo,
A la dérive,
Au fil de l'eau.

La barque va, furtive,
Gagner Zante ou Milo,
A la dérive,
Au fil de l'eau.

Fugitif, fugitive,
On s'aime, doux tableau !
A la dérive,
Au fil de l'eau.

De Malte elle est native,
Et lui de Céphalo,
A la dérive,
Au fil de l'eau.

(*L'Épée.*)

Vite, qu'on les proscrive!
Dit le duc Dandolo,
A la dérive,
Au fil de l'eau.

La lune a l'air craintive,
Au fond de son halo,
A la dérive,
Au fil de l'eau.

Le couple heureux s'esquive,
Paola, Paolo,
A la dérive,
Au fil de l'eau.

Moi, je chante, captive
Au cloître Archangelo.
A la dérive,
Au fil de l'eau.

L'amour dont on me prive
S'envole... Ho ha ha ho!
A la dérive,
Au fil de l'eau.

UNE NUIT QU'ON ENTENDAIT LA MER SANS LA VOIR

Quels sont ces bruits sourds?
Écoutez vers l'onde
Cette voix profonde
Qui pleure toujours
Et qui toujours gronde,
Quoiqu'un son plus clair
Parfois l'interrompe... —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Comme il pleut ce soir!
N'est-ce pas, mon hôte?
Là-bas, à la côte,
Le ciel est bien noir,
La mer est bien haute!
On dirait l'hiver;
Parfois on s'y trompe... —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Oh! marins perdus!
Au loin, dans cette ombre,

(*Les Voix intérieures.*)

Sur la nef qui sombre,
Que de bras tendus
Vers la terre sombre!
Pas d'ancre de fer
Que le flot ne rompe... —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Nochers imprudents!
Le vent dans la voile
Déchire la toile
Comme avec les dents!
Là-haut pas d'étoile!
L'un lutte avec l'air,
L'autre est à la pompe... —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

C'est toi, c'est ton feu
Que le nocher rêve,
Quand le flot s'élève,
Chandelier que Dieu
Pose sur la grève,
Phare au rouge éclair
Que la brume estompe... —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

17 juillet 1836.

SUZETTE ET SUZON

J'adore Suzette,
Mais j'aime Suzon ;
Suzette en toilette,
Suzon sans façon !
Ah ! Suzon, Suzette !
Suzette, Suzon !

Rimons pour Suzette,
Rimons pour Suzon ;
L'une est ma musette,
L'autre est ma chanson.
Ah ! Suzon, Suzette !
Suzette, Suzon !

La main de Suzette,
La jambe à Suzon,
Quelle main bien faite !
Quel petit chausson !
Ah ! Suzon, Suzette !
Suzette, Suzon !

Je rêve à Suzette.
J'embrasse Suzon ;

(*Toute la Lyre. La Fantaisie.*)

L'une est bien coquette,
L'autre est bon garçon.
Ah ! Suzon, Suzette !
Suzette, Suzon !

Tapis pour Suzette,
Jardin pour Suzon ;
Foin de la moquette,
Vive le gazon !
Ah ! Suzon, Suzette !
Suzette, Suzon !

Au bal va Suzette,
Au bois va Suzon ;
J'épie et je guette
L'ombre et le buisson.
Ah ! Suzon, Suzette !
Suzette, Suzon !

Jaloux de Suzette !
Jaloux de Suzon !
La bergeronnette
Fait damner l'oison,
Ah ! Suzon, Suzette !
Suzette, Suzon !

Si jamais Suzette
Rit comme Suzon,
Au diable je jette
Toute ma raison.
Ah ! Suzon, Suzette !
Suzette, Suzon !

Si comme Suzette
Souriait Suzon,
Cette humble amourette,
Serait mon poison.
Ah ! Suzon, Suzette !
Suzette, Suzon !

S'il faut fuir Suzette
Ou quitter Suzon,
Et que je n'en mette
Qu'une en ma maison,
Ah ! Suzon, Suzette !
Suzette, Suzon !

Je laisse Suzette,
Je garde Suzon ;
L'une me rend bête,
L'autre me rend bon.
Ah ! Suzon, Suzette !
Suzette, Suzon !

A L.

Toute espérance, enfant, est un roseau.
Dieu dans ses mains tient nos jours, ma colombe ;
Il les dévide à son fatal fuseau,
Puis le fil casse et notre joie en tombe ;
Car dans tout berceau
Il germe une tombe.

Jadis, vois-tu, l'avenir, pur rayon,
Apparaissait à mon âme éblouie,
Ciel avec l'astre, onde avec l'alcyon,
Fleur lumineuse à l'ombre épanouie.
Cette vision
S'est évanouie !

Si, près de toi, quelqu'un pleure en rêvant,
Laisse pleurer sans en chercher la cause.
Pleurer est doux, pleurer est bon souvent
Pour l'homme, hélas ! sur qui le sort se pose.
Toute larme, enfant,
Lave quelque chose.

2 juin 1839.

(*Les Rayons et les Ombres.*)

❋

La tombe dit à la rose :
« Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours ? »
La rose dit à la tombe :
« Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours? »

La rose dit : « Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel ! »
La tombe dit : « Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel ! »

3 juin 1837.

(*Les Voix intérieures.*)

AUTRE CHANSON D'ELESPURU

Au soleil couchant,
Toi qui vas cherchant
Fortune,
Prends garde de choir ;
La terre, le soir,
Est brune.

L'océan trompeur
Couvre de vapeur
La dune.
Vois : à l'horizon
Aucune maison,
Aucune !

Maint voleur te suit ;
La chose est, la nuit,
Commune.
Les dames des bois
Nous gardent parfois
Rancune.

(Cromwell.)

Elles vont errer :
Crains d'en rencontrer
Quelqu'une.
Les lutins de l'air
Vont danser au clair
De lune.

CHANSON DE QUASIMODO

Mon Dieu ! j'aime,
Hors moi-même,
Tout ici :
L'air qui passe
Et qui chasse
Mon souci ;
L'hirondelle
Si fidèle
Aux vieux toits ;
Les chapelles
Sous les ailes
De la croix ;
Toute rose
Qui fleurit ;
Toute chose
Qui sourit !

Triste ébauche,
Je suis gauche,
Je suis laid.
Point d'envie !

(*La Esméralda.*)

C'est la vie
Comme elle est !
Joie ou peine,
Nuit d'ébène
Ou ciel bleu,
Que m'importe ?
Toute porte
Mène à Dieu !
Noble lame,
Vil fourreau,
Dans mon âme
Je suis beau !

Cloches grosses et frêles,
Sonnez, sonnez toujours !
Confondez vos voix grêles
Et vos murmures sourds !
Chantez dans les tourelles,
Bourdonnez dans les tours !

Çà, qu'on sonne !
Qu'à grand bruit
On bourdonne
Jour et nuit !

Nos fêtes seront splendides,
Aidé par vous, j'en réponds.
Sautez à bonds plus rapides
Dans les airs que nous frappons !
Voilà les bourgeois stupides
Qui se hâtent sur les ponts !

Çà, qu'on sonne !
Qu'on bourdonne
Jour et nuit !
Toute fête
Se complète
Par le bruit !

CHANT SUR LE BERCEAU

Je veille. Ne crains rien. J'attends que tu t'endormes.
Les anges sur ton front viendront poser leurs bouches.
Je ne veux pas sur toi d'un rêve ayant des formes
Farouches ;

Je veux qu'en te voyant là, ta main dans la mienne,
Le vent change son bruit d'orage en bruit de lyre,
Et que sur ton sommeil la sinistre nuit vienne
Sourire.

Le poëte est penché sur les berceaux qui tremblent ;
Il leur parle, il leur dit tout bas de tendres choses,
Il est leur amoureux, et ses chansons ressemblent
Aux roses ;

Il est plus pur qu'avril embaumant la pelouse
Et que mai dont l'oiseau vient piller la corbeille ;
Sa voix est un frisson d'âme, à rendre jalouse
L'abeille ;

Il adore ces nids de soie et de dentelles ;
Son cœur a des gaîtés dans la fraîche demeure
Qui font rire aux éclats avec des douceurs telles
Qu'on pleure ;

(*L'Art d'être Grand-Père.*)

Il est le bon semeur des fraîches allégresses ;
Il rit. Mais si les rois et leurs valets sans nombre
Viennent, s'il voit briller des prunelles tigresses
Dans l'ombre.

S'il voit du Vatican, de Berlin ou de Vienne
Sortir un guet-apens, une horde, une bible,
Il se dresse, il n'en faut pas plus pour qu'il devienne
Terrible.

S'il voit ce basilic, Rome, ou cette araignée,
Ignace, ou ce vautour, Bismarck, faire leur crime,
Il gronde, il sent monter dans sa strophe indignée
L'abîme.

C'est dit. Plus de chansons. L'avenir qu'il réclame,
Les peuples et leur droit, les rois et leur bravade,
Sont comme un tourbillon de tempête où cette âme
S'évade.

Il accourt. Reviens, France, à ta fierté première !
Délivrance ! Et l'on voit cet homme qui se lève
Ayant Dieu dans le cœur et dans l'œil la lumière
Du glaive.

Et sa pensée, errante alors comme les proues
Dans l'onde et les drapeaux dans les noires mêlées,
Est un immense char d'aurore avec des roues
Ailées.

LE CHATEAU DE L'ARBRELLES

DANSE EN ROND

Va cueillir, villageoise,
La fraise et la framboise,
Dans les champs, aux beaux jours.
A huit milles d'Amboise,
A deux milles de Tours,
Le château de l'Arbrelles,
Roi de ces alentours,
Se dresse avec ses tours,
Ses tours et ses tourelles.
Va cueillir aux beaux jours
La fraise et la framboise,
A huit milles d'Amboise,
A deux milles de Tours,
C'est là que sont les tours,
Les tours et les tourelles
Du château de l'Arbrelles
Bien connu des vautours.

(*Toute la Lyre. La Fantaisie.*)

Cueillez, Jeanne et Thérèse,
La framboise et la fraise ;
Rions, dansons, aimons,
Le ciel en est bien aisé ;

Moquons-nous des sermons.
Le château de l'Arbrelles,
Qu'en chantant nous nommons,
Dresse sur les vieux monts
Ses tours et ses tourelles.
Rions, dansons, aimons,
Cueillez, Jeanne et Thérèse,
La framboise et la fraise,
Moquons-nous des sermons.
Là-bas, sur les vieux monts
Se dressent les tourelles
Du château de l'Arbrelles
Bien connu des démons.

Cueillez, filles d'Amboise,
La fraise et la framboise.
Les démons, les vautours,
Ont changé de figure
Depuis les anciens jours.
Tours de sinistre augure,
L'herbe croît dans vos cours,
Croulez, vilaines tours !
Le ciel en est bien aise.
Aimons, les ans sont courts !
Cueillez, Jeanne et Thérèse,
La framboise et la fraise.
O belles, nos amours,

Pour piller vos atours,
Pour vous emplir de flammes,
Les démons sont nos âmes,
Nos cœurs sont les vautours.

TABLE

CHANSONS HÉROÏQUES

Hymne 3
Chant de ceux qui s'en vont sur mer. 5
Nous nous promenions parmi les décombres . 7
Chanson de Gavroche 9
Je vais dans la fureur du gouffre, dans l'écume . 11
Luna 12
Proscrit, regarde les roses 14
Hymne des transportés. 16
Les reîtres. 19
Quand je marche à mon but auguste 22
A quoi ce proscrit pense-t-il ? 23
Patria. 27
Hymne à la colonne de Boulogne 30
Exil 32
Chanson d'ancêtre. 34
Lux. 37
Marche turque. 39
Chant du tournoi. 43
Cri de guerre du muphti. 47
Chanson de pirates 48
Chant de l'arène. 50
Coups de clairon. 54

LÉGENDES

Romance mauresque 79
Chanson de Gramadoch 83
Le prince fainéant 84
La légende de la nonne 87
La sultane favorite 95
Autre chanson de Gramadoch 98
La fiancée du timbalier 101
La chanson des aventuriers de la mer 105
D'après Albert Dürer 110
Les bleuets 115
La ronde du sabbat 119
Hugo Dundas 124
La chasse du burgrave 127
Le voile 136
Un chant de fête de Néron 138
La blanche Aminte 142
Le bey outragé 145
Le pas d'armes du roi Jean 147
Chant des songes 157
Le feu du ciel 160
Chanson d'Elespuru 165
La fée et la péri 166
Chanson du bol de punch 169
A Trilby, lutin d'Argail 171
Les Djinns 177

CHANSONS DIVERSES

Chanson de grand-père 183
A un rat 185
Chanson de Gavroche 189

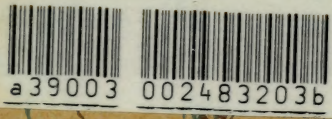
Sara la baigneuse 192
Chanson d'Elespuru 197
Berceuse de Fantine. 200
La princesse de Joinville. 202
Le trouble-fête. 204
Chanson de Phœbus 206
L'aurore s'allume 208
Chanson de Trick 211
Choses du soir. 214
Autre chanson de Gavroche 217
Dans l'alcôve sombre. 218
J'aime l'araignée et j'aime l'ortie. 221
Chanson de Kielbo. 223
Une nuit qu'on entendait la mer 225
Suzette et Suzon. 227
A L 230
La tombe dit à la rose. 231
Autre chanson d'Elespuru 232
Chanson de Quasimodo 234
Chant sur le berceau. 237
Le château de l'Arbrelles. 239

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
University
Dat

UO JUIN 11 2003


a39003 002483203b

CE PQ 2282
.C4 1907 V002
COO HUGO, VICTOR MORCEAUX CH
ACC# 1223607